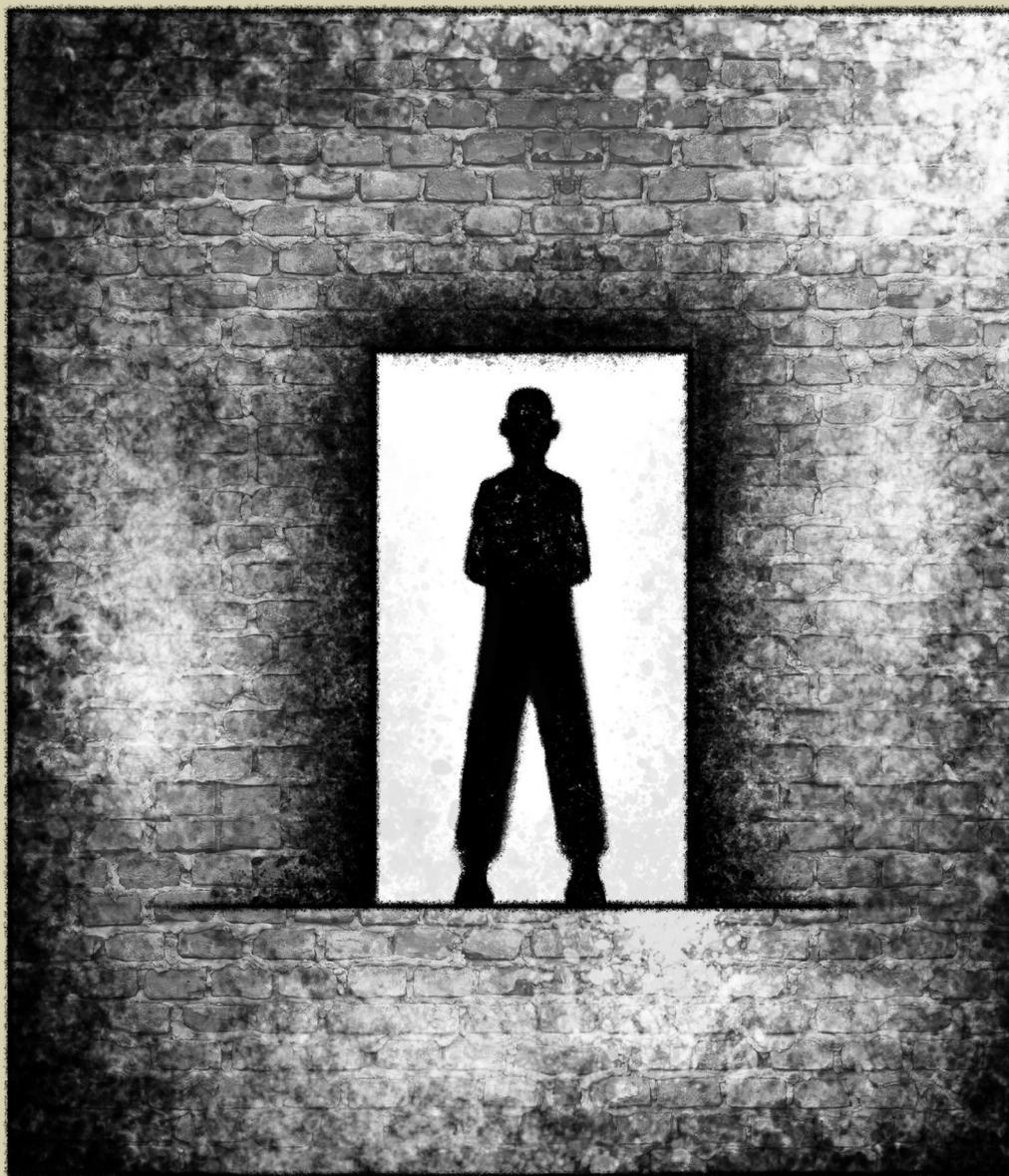


Bruxelles, Breendonk, Buchenwald et retour...



Témoignage de Jean Blume

1915 - 1988

Édité par Paul Blume - 20 mars 2022

Image de couverture : Adrien Blume

Les chapitres

Introduction :.....	3
1. L'oncle malchanceux.....	5
2. Les corridors de la folie.....	7
3. Les premiers bilans.....	11
4. Bert et les « meetings ».....	14
5. La benne et l'échafaud.....	17
6. Une chanson avant de partir.....	21
7. Un sac pour le 237.....	24
8. C'est à droite en entrant.....	29
9. S'il y avait une justice, Papa Pfeiffer.....	32
10. Vers la ville de Goethe.....	35
11. Dans un cercle secondaire de l'enfer.....	41
12. Les tanks sur la colline.....	49

Introduction :

Ce texte « *Bruxelles, Breendonk, Buchenwald et retour* » est extrait du premier (1985) des deux tomes de « *Drôle d'Agenda* », mémoires de Jean David Herman Blume¹, né à Dour le 10 avril 1915 et décédé à Chiny le 29 février 1988.

L'auteur, au moment où commence ce récit, va vers le 29^{ième} anniversaire d'une vie déjà riche en rebondissements personnels, familiaux, sportifs, intellectuels, ...

Il est le fils aîné d'Isabelle Blume Grégoire² et David Blume³, Pasteur à Dour.

De conflits avec ses parents en expérience comme mousse sur bateau commercial, de championnats de lutte libre en démonstrations de catch, de fréquentation des premiers concerts de Jazz des nuit bruxelloises en écriture de poèmes, son engagement social se matérialisera dans les dernières années d'avant guerre par l'engagement comme pigiste au journal communiste le « Drapeau Rouge ».

Le témoignage qui suit est donc à la fois celui de l'expérience concentrationnaire, de la vie au sein de cet univers si particulier et celui d'un militant politique fortement impliqué dans la Résistance antifasciste.



1 https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Blume

2 https://fr.wikipedia.org/wiki/Isabelle_Blume

3 <https://www.douretsafollehistoire.be/2019/07/29/david-blume/>

1. L'oncle malchanceux

Le 18 janvier 1943 dans la soirée, je quitte la boulangerie de la rue des Fabriques où Léa vient de me remettre, dactylographié par elle, le rapport général demandé par la direction du parti. Léa et sa mère ont glissé le document sous ma chemise, entre mes omoplates. J'imagine entendre le bruissement des papiers et cela emplît mes oreilles d'un énorme vacarme. A quoi bon le cacher, j'ai peur. Si j'étais pris en ce moment... Schaerbeek est trop loin. Je trotte vers Saint-Gilles et vers mon logement de travail où se trouve déjà Marie-Jeanne. Une discussion s'engage sur l'organisation du lendemain. Un jour chargé s'annonce et pour mon courrier les trajets seront fatigants. C'est en fin d'après-midi que je dois transmettre le document à l'envoyé de la direction du parti. Avant cela, je dois rencontrer Jean Evaldre, « Tchoupet » pour les amis, dirigeant du Rassemblement Estudiantin de l'U.L.B., pour voir comment réparer les dégâts causés par une arrestation récente. Pas question d'aller à ce rendez-vous en ayant sur moi, couché noir sur blanc, un bilan plus dangereux qu'une charge d'explosifs. Marie-Jeanne devra ajouter quelques kilomètres à son parcours quotidien pour me remettre les papiers brûlants, un quart d'heure avant le contact « au sommet ». Elle n'est pas contente et ne me l'envoie pas dire. Il s'ensuit une dispute boraine — Marie-Jeanne est native de ma région d'origine — que tout observateur non averti prendrait pour l'annonce d'une tuerie. J'obtiens gain de cause et lorsque j'entame la journée du 19 janvier, mon humeur est au beau fixe. Ma sœur, déjà mère d'un beau petit garçon et que le conflit mondial n'arrête pas dans ses œuvres, vient de mettre au monde une fille nommée Isabelle. Je l'ai appris fortuitement. Je compte aller embrasser la mère et l'enfant en fin de journée, à la sauvette. Ma sœur et son mari m'attendent. Ce ne sont pas des gens pusillanimes et je sais qu'ils ont déjà aidé et logé des résistants. La visite sera donc bonne en tous points.

Me dirigeant vers le Rond-Point du Souverain, lieu de mon premier rendez-vous, je descends du tram au coin de la chaussée de Wavre. Evaldre devrait déjà se trouver là, mais mieux vaut faire quelques pas pour examiner le terrain. Tout est tranquille et « Tchoupet » n'est pas arrivé. Je me fixe un délai d'attente de cinq ou dix minutes et je m'assieds sur un banc, fumant dans un brûle-gueule, où j'ai placé un bouton de culotte en guise de filtre, de la poussière de tabac. Subitement, le Rond-Point et le boulevard se peuplent de façon suspecte. Trop de chapeaux mous et de gabardines à ceinture. Je vide mon brûle-gueule et je me dirige vers l'arrêt du tram, bien décidé à quitter les lieux au plus vite. Un homme vient me demander l'heure. Il me semble l'avoir déjà rencontré et mon inquiétude grandit, car je viens de reconnaître, au milieu d'un petit groupe de promeneurs insolites, mon ami Jean Bastien, dirigeant national des Partisans armés. Un tram survient. Je fais mine d'y entrer. Derrière moi on crie « Haut les mains ! ». Je me retourne. Trois hommes, deux grands gaillards et un individu plus petit et plus mince, dont je saurai plus tard qu'il s'appelle Vits, braquent sur moi des pistolets de bon calibre. Ce sacré tram m'interdit la fuite. Je lève les bras. Tout autour du Rond-Point, des hommes en empoignent d'autres. Si j'ai bien vu, Evaldre est dans le tram. Qu'il y reste ! Et qu'il vive, nom de Dieu ! Mon brûle-gueule, rangé dans la poche

de poitrine de mon manteau, fait croire aux gorilles de la Gestapo que je suis armé. Ces messieurs sont nerveux et j'envisage d'être abattu sur place. Adieu Isabelle. Adieu « Tchoupet ». Adieu tout le monde ! C'est plus sûr.

* * *

Les guerres, et plus encore que les autres, les guerres de religion, ont sans doute marqué de leur empreinte toutes les civilisations. En ce qui concerne notre civilisation occidentale, c'est une certitude. Chacun de nous porte en soi, déjà dans le ventre de sa mère, l'enregistrement mystérieux de signaux héréditaires qui le préparent à tuer ou à aller se faire tuer, à infliger la torture ou à la subir, à imposer l'esclavage, à le supporter, ou à risquer sa vie pour le rompre. C'est une culture profonde qui nous vient de la nuit des temps et que la barbarie fasciste réveille, comme elle réveille d'étranges mysticismes. Ils ne sont pas rares, autour de moi, et les communistes ne font pas exception à la règle, les résistants qui ont une confiance religieuse en la puissance anesthésique de la conviction ou de la foi, face à la torture. Qu'on croie en Dieu ou en Staline, peu importe. Si on croit, on est invulnérable.

Pour certains, cette démarche mystique peut être une force. En ce qui me concerne, j'ai une vision plus terre-à-terre des choses. L'être humain est un mammifère parmi les autres, le plus coriace de tous, sans doute, mais la nature ne l'a pas fait pour subir la torture et ne l'a pas doté de ressources inépuisables. Un cheval, je le sais, ne tire pas la charrue aussi longtemps qu'on le veut. Quand il est fatigué, il s'arrête. C'est prévu, et on mange une tartine pendant qu'il se repose. On peut évidemment pousser cet animal jusqu'à l'extrême limite de ses forces, auquel cas il s'abat et meurt. Sans parler, bien sûr. C'est là qu'intervient notre faiblesse à nous, les mammifères bipèdes à stature verticale. Nous risquons de parler avant de mourir et la Gestapo le sait. Ce qui me sauve, au moment où je suis arrêté, d'un effondrement que d'autres ont connu et que j'incline à leur pardonner, c'est une bienheureuse colère. Le genre de colère qui vous porterait à imiter la cavalerie polonaise chargeant les tanks hitlériens à l'arme blanche. Ces salauds, ces enfants de p... de gestapistes bouleversent mes plans, m'empêchent d'aller embrasser ma nièce. Ça crie vengeance au ciel. Dès mon entrée dans la traction avant de service, je ne tiens plus compte des deux gorilles qui me bloquent les bras à les casser, ni de leurs revolvers dont les canons s'enfoncent dans mes côtes, ni du troisième revolver que leur chef braque sur moi. Je rêve d'une évasion acrobatique. Casser la nuque au chauffeur, faire capoter le véhicule, et je ne sais quoi encore. Et cela doit se lire sur mon visage, car la voiture passe de la grande vitesse à une allure de sénateur. Cet état second ne m'aide pas à jouer mon rôle d'innocent réparateur de radios arrêté par erreur. Par contre, il m'aide beaucoup à supporter les premiers interrogatoires. Après, je puiserai mes forces dans le souci de ne causer aucun tort aux amis qui m'ont logé. Tout le monde ne peut pas recourir au mysticisme. A chacun de trouver sa source de courage, son recours contre la peur et la souffrance. Tout est bon, qui empêche de se déshonorer.

2. Les corridors de la folie

Durant cinq mois et demi, à dater de mon arrestation, je ne connaîtrai plus que des corridors. Des corridors bordés de bureaux, de chambrées ou de cellules. Des corridors qui aboutissent à des lieux de torture. Des corridors que l'on ne voit pas, ou qu'on voit à peine, mais qu'on finit par reconnaître à leur sonorité ou au toucher du pied sur leurs carrelages ou leurs pavés. Des corridors que l'on parcourt sous les coups et les injures. Des corridors qui pourraient vous mener au bord de la folie, sinon à la folie tout court. Dans un univers de démence, les repères manquent qui vous permettraient de savoir si vous avez toujours votre raison.

Passe encore pour les corridors de la Gestapo, qui ont une allure administrative. Menottes aux poings, on m'y laisse un moment le dos au mur, en face d'un autre prisonnier, auquel on semble m'associer. Divers argousins viennent nous regarder sous le nez. L'un deux ouvre un couteau et fait mine de nous couper les oreilles. Une femme vient nous examiner et s'en va. Des bureaux s'ouvrent, des gens s'interpellent, le nom de Bastien est prononcé à plusieurs reprises. Mon ami est arrêté et sans nul doute d'autres avec lui. Il est clair que je suis tombé dans un coup de filet dirigé contre les partisans : probablement par l'homme qui est venu me demander l'heure, et dont le visage m'obsède. J'avais déjà vu cet homme-là, mais je n'ai pas le temps de me demander où. L'autre prisonnier et moi sommes traînés dans une pièce où on nous interroge à coups de pieds, à coups de poings, à grand renfort de hurlements. L'étranglement interrompu, qui ne m'est pas épargné, ne me fait pas perdre la mémoire. Techniquement, je défends bien ma fausse identité, mais je n'ai aucune illusion quant à mon avenir. C'est la fin.

La nuit tombe lorsque je me retrouve assis à côté de mon compagnon d'infortune, sur le siège arrière d'une voiture, entraves aux pieds, menottes bien serrées derrière le dos. Nous allons à Breendonk. On nous a vociféré ce nom dans les oreilles, comme une formule incantatoire destinée à nous anéantir. Et il est vrai que dès le corridor d'entrée de Breendonk, nous tombons dans un enfer de coups de nerfs de boeuf et de passages à tabac poussés jusqu'à l'évanouissement. C'est miracle si je parviens, après tout cela, à reconstituer correctement, sur un formulaire, ma fausse identité. Ça me vaut une rossée supplémentaire, puis tout s'arrête. Mon compagnon et moi sommes conduits dans un long corridor mal éclairé. Un homme dont la tête est recouverte d'une cagoule, est amené devant nous par deux gardiens. L'examen dure trente secondes puis on nous pousse tous deux dans une vaste chambrée où il n'y a qu'un lit, une paillasse, une table, un tabouret. Durant quelques minutes nous restons plantés là, sans bouger. Puis la porte s'ouvre et un soldat arrive, porteur d'un seau et d'une brosse. Sans mot dire, il nous badigeonne la figure d'un liquide innommable, un antiseptique sans doute, et s'en va. On se croirait dans un film des frères Marx. Nous nous regardons. Nous contemplons nos visages cabossés et multicolores. Nous nous sourions et nous nous parlons.

* * *

Nos premières confidences sont laconiques et prudentes. Nous nous reconnaissons en tant que communistes. Nous constatons que l'individu qui conduisait la Gestapo pendant la rafle et celui qui m'a demandé l'heure n'en font qu'un. La photographie d'un visage d'homme portant chapeau mou et moustaches traîne sur la table. Mon compagnon, qui parle avec un fort accent slave, me fait remarquer que cette photo, à quelques détails près, pourrait être la mienne. Ça m'énerve. Il me rassure : « Demain nous serons fusillés ». Aussi étrange que cela paraisse, cette affirmation me tranquillise. La rédaction du rapport est encore trop présente à ma mémoire. Je sais trop de choses avec trop de précision et cela me pèse. Mourir est encore la façon la plus sûre et la plus facile de se taire. Nous nous endormons tête-bêche sur l'unique paillasse, après avoir sifflé, en guise de berceuse, l'indicatif de Radio Moscou.

* * *

Mon nouvel ami s'appelle Angelov. C'est un dirigeant communiste bulgare qui combat le fascisme depuis les années 20. C'est aussi un ancien d'Espagne. Il en a vu de toutes les couleurs et cela explique la confiance et la tranquillité qu'inspirent sa personne. Notre conversation matinale est plus ouverte que celle de la nuit. Pour une raison inconnue, nos instructions sont liées, mais il est entendu que nous ferons tout pour les séparer. Je l'appellerai Théodore et il m'appellera Gilbert, de mon nom de code. Cette convention se révélera utile, car à dater de ce moment nous ne nous parlerons plus que de cellule à cellule, sans nous voir. On vient nous chercher et on nous mène vers des cellules différentes, d'où l'on nous extrait pendant la nuit pour une visite au célèbre Bunker. C'est une casemate transformée en salle de torture et dont le meuble principal est une poulie qui sert à infliger le supplice de l'estrapade. Comme on arrive au Bunker avec un sac sur la tête, après avoir été battu tout au long d'un interminable corridor, l'effet soudain de la lumière et de la vision des murs nus, de la poulie et de la corde qui s'y enroule, a de quoi foudroyer un cardiaque, lorsque le sac est enlevé. Après quoi, on vous entrave les poignets derrière le dos, on y attache la corde et on vous soulève. A ce moment-là, suffoqué et disloqué, vous êtes supposé souiller votre pantalon, en vertu d'un mécanisme musculaire dont vous avez perdu la maîtrise. Comme il y a trente-six heures que je n'ai ni bu ni mangé, cette humiliation physique et morale ne m'atteint guère. Ce n'est là qu'un début. Je sors de l'aventure endolori, épuisé, intrigué. L'identité que m'attribuait la Gestapo est celle d'un communiste flamand, que je connais de nom seulement. Je ne figurais donc pas au programme de la rafle. Quant au mouchard qui m'a désigné, son visage m'obsède toujours. C'est dans la solitude de ma cellule que j'arriverai à percer l'énigme.

* * *

Une cellule de Breendonk, c'est un engin de torture diabolique. Lorsque j'écarte les bras à l'horizontale, j'en couvre quasiment la longueur. Pour en mesurer la largeur, il me suffit d'appuyer une épaule contre un mur et d'étendre le bras opposé. En guise de plafond, un fort treillis métallique entrelacé de barbelés. Le plafond est bas. Je le touche sans tendre tout à fait le bras au-dessus de ma tête. Dans un coin, une grande boîte à conserves tenant lieu de seau hygiénique. Contre des murs, un assemblage de

planches que l'on rabat pour dormir, lorsqu'on en a la permission. Au fil des heures, on se tient au garde-à-vous face au « mouchard » pratiqué dans la porte. Il est interdit de s'adosser ou de s'appuyer aux parois. On ne sort, un sac sur la tête et le pouce baignant dans le contenu de la tinette improvisée, que pour de courtes opérations de vidange et de nettoyage. Pas de savon, pas de linge. Un porc de bonne ferme serait mieux traité. Mieux nourri surtout. Ce que l'on nous distribue d'une décoction noirâtre baptisée café, d'une soupe aux rutabagas où nage rarement un morceau de cartilage, d'un pain filandreux et sans saveur ne sert qu'à attiser une faim affolante, une faim à donner le délire. Ce régime à lui seul équivaut à une forme raffinée de question. Certains en auront le moral brisé en une semaine ou guère plus. Ce n'est pas étonnant du tout.

Le passage brusque de la condition d'homme à celle d'animal mis en cage par des maîtres brutaux, se fait au moment même où, après une tension physique et nerveuse hors du commun, on aurait besoin de repos et de réconfort. Le corps est affaibli par la faim, les coups, les ecchymoses qui mettent des jours et des jours à disparaître. Il fait froid. Les mains ne touchent que la brique ou du bois dur. Le nez ne respire que des odeurs d'excréments. Les yeux sont privés de vraie lumière. On ne vit que par les oreilles et tous les bruits sont menaçants. A chaque pas qui retentit dans le corridor, on s'imagine qu'on vient vous chercher pour un nouvel interrogatoire ou pour vous mettre à mort. J'ai une connaissance suffisante de la langue allemande et cela m'aide un peu, mais les propos les plus anodins proférés par les gardiens le sont de telle sorte qu'ils me blessent. Il n'est pas possible que l'allemand soit fait pour parler aux chevaux : personne n'a jamais parlé à des chevaux sur ce ton. Excité par la peur et l'insomnie, le cerveau se comporte comme un char d'assaut dont l'équipage serait ivre. Il fonce à l'aveugle dans tous les recoins de votre mémoire, mitraillant et canonnant, exhumant des détails, des événements, des lieux, des gens oubliés. Ceux-là précisément dont vous voudriez ne plus rien savoir, pour ne rien pouvoir en dire. Ce n'est pas un supplice parmi d'autres : c'est le supplice par excellence.

Au bout d'une semaine, si on n'a pas craqué, ça devient supportable. D'abord, on a découvert qu'il est possible de parler. Les cellules de Breendonk, réparties en deux groupes, sont bâties dans d'anciennes chambrées au plafond très haut et grand fabricant de subtilités acoustiques. Quand la sentinelle s'absente, il est possible, en orientant bien sa voix et en se contentant de murmurer, de dire quelques mots à l'occupant d'une des cellules de la rangée d'en face. Lequel à son tour informe quelqu'un de votre propre rangée. Les informations s'en vont ainsi, zigzaguant, porteuses d'espoir ou de déception. Les premières questions qui me sont posées ont trait au débarquement. La croyance en sa venue avant le mois d'avril, qui reste une hypothèse de travail à l'extérieur, devient ici un article de foi ancré sur la souffrance, la peur, l'espoir d'être libéré. Tout neuf et encore abruti par les interrogatoires, je dis la vérité toute crue, à savoir que rien ne s'annonce encore. Des injures chuchotées me viennent aux oreilles. Le silence se fait. Une heure environ s'écoule. On nous donne l'ordre de rabattre nos bat-flanc pour dormir. A ce moment précis, un grand vacarme se déchaîne. Quelqu'un ouvre les cellules une à une et à chaque fois on entend des

bruits de coups, des gémissements, des obscénités éructées en allemand. Ça a commencé par la rangée d'en face. Je compte un, deux, trois, quatre, puis je renonce. Ça va venir jusqu'à moi, mais l'attente est longue. La porte s'ouvre enfin. Le gradé S.S. qui entre dans ma cellule faisait partie du comité de réception de l'autre soir. Il a le physique et la puissance de frappe d'un boxeur poids lourd. Il pue l'alcool à plein nez. Une rossée de plus n'est jamais qu'une rossée, mais une peur panique me prend lorsqu'il ouvre son étui à revolver. Un autre gradé S.S. survient, lui subtilise son arme et l'emmène en l'invitant à boire. Cet autre S.S. est un petit bonhomme à face de clown qui, je l'ai appris à mes dépens, manie le nerf de bœuf avec virtuosité. Il s'appelle Prauss. Le grand, c'était Kanschuster, une brute si dangereuse en état d'ivresse que ses amis S.S. s'en débarrasseront en l'envoyant sur le front de l'Est.

Notre sentinelle s'étant éloignée pour commenter l'événement avec un collègue, on me parle à nouveau. Cette fois, l'homme me livre son nom. Je prends le risque de lui livrer le mien. Il s'agit de Victor Thonet et il est ici en même temps que Geenen et un des frères Michiels, Frans. Ces communistes-là, on les connaît, même si on ne les a jamais vus. Ils sont déjà entrés dans la légende des partisans armés. Leur arrestation est récente. Victor n'a pas été scandalisé comme les autres par la crudité de mes informations. Sans doute voit-il les choses avec plus de sang-froid. On se promet de donner des nouvelles à l'extérieur, si on en a l'occasion. Le lendemain, je suis emmené vers l'autre groupe de cellules. Angelov y est déjà, mais sa cellule est d'un genre particulier. C'est une cage qui pourrait figurer dans un jardin zoologique. Il me l'apprend lorsque je réussis à lui parler, ou plus exactement à lui chuchoter des nouvelles de mon instruction. Cela prend quelques jours. Les gardiens sont sévères. Si par le trou percé dans la porte la sentinelle nommée Hassler surprend le moindre mouvement de vos lèvres, il vous condamne à passer la nuit au garde-à-vous, pieds nus sur le ciment glacial. Ce genre de punition rend prudent. Lorsque j'apprends à Angelov que Thonet, Geenen et les frères Michiels sont arrêtés, il me dit être très inquiet. La Gestapo semble avoir trouvé le moyen de frapper les états-majors de partisans et notamment celui dont il faisait partie avec Bastien. Au cours de mes longues heures d'immobilité et de songerie fiévreuse, j'ai réussi à identifier enfin le mouchard du Rond-Point du Souverain. C'est moi qui l'ai recruté aux jeunesses, fin 1939 ou fin 1940. Je ne l'ai plus revu depuis et je m'en félicite. S'il en savait aussi long sur les jeunesses que sur les partisans, ce serait un désastre. J'ai eu mille fois raison de ne pas emporter ce fameux rapport, le matin du 19 janvier.

3. Les premiers bilans

Dans la vie normale, cinq mois passent vite. On finit même par trouver qu'ils passent trop vite. Dans les cellules de Breendonk, ils durent toute une vie. Les mots jour et nuit n'ont plus de signification. Le rayon de soleil que parfois l'on distingue à ses pieds, malgré le sac, quand la corvée hygiénique matinale vous conduit aux latrines de la cour, est un simple rappel d'une existence dont on est exclu. Il ne vous aide pas à fixer une date, à vous situer dans le temps. Je ne parviens jamais, au hasard de mes tribulations, à mesurer les périodes de solitude absolue et à les comparer aux périodes où on m'associe un autre prisonnier. La solitude de la bête capturée est une chose terrible. Je tente de la meubler un peu en faisant de la culture physique. Furieuses d'abord, les sentinelles finissent par laisser faire lorsque, le temps aidant, elles me considèrent comme un animal familier. Ça ne suffit pas. Il faut s'habituer à vivre dans l'attente de la mort. Au fur et à mesure que les jours passent, la perspective de l'exécution capitale, d'abord accueillie comme la solution la moins douloureuse, change d'aspect. On a beau se dire qu'en un passé relativement proche l'espérance moyenne de vie n'excédait pas trente-cinq ans, or on pense que s'en aller à l'âge de vingt-huit ans, c'est trop tôt. L'idée devient une obsession. Elle vous ronge. Elle pourrait vous détruire. Il faut l'exorciser. J'utilise un clou tombé d'une de mes semelles pour inscrire mon nom et mon adresse légale sur une brique. Après quoi, je dresse des bilans.

* * *

Après Angelov, la première personne à qui je parle est Myrrha Sokol. Sa cellule est proche du mur du fond. La mienne est à l'entrée du corridor, dans la rangée opposée. C'est l'orientation idéale. Le moindre murmure se propage bien. Je connais Myrrha, qui a été secrétaire de ma mère pendant quelque temps. Je sais qu'elle fait partie d'un réseau de renseignement (Il s'agit de l'« Orchestre Rouge »). Elle a reconnu ma voix. Elle me fait savoir qu'elle est incapable de se tenir debout et qu'elle se sent mourir. Quand elle m'interroge sur le débarquement, j'essaie de donner à ma réponse une allure optimiste. Je voudrais lui donner des nouvelles plus fraîches de la bataille de Stalingrad, car c'est là plus que partout ailleurs que tout se décide. Depuis les premiers jours de l'année, on peut prévoir une victoire soviétique. Je n'en sais pas plus, et pour cause. Elle tire ses conclusions : « Alors c'est fini. Bon courage ». Peu après, elle est évacuée et les ordres donnés par le S.S. Prauss me donnent à penser qu'on l'emporte sur une civière. Presque dans le même temps, ou quelques jours plus tard, je ne sais plus, l'homme de la cellule d'en face se met à vociférer des appels de détresse. Je prends le risque de coller un œil au « mouchard » de la porte. Je vois la sentinelle ouvrir la cellule et reculer d'un pas. Le prisonnier, tout nu et titubant un peu, urine dans sa boîte à conserves. Il n'a plus que la peau sur les os et le spectacle est horrible. Soudain, le squelette s'effondre. La sentinelle appelle le « Sanitâter » Fliegghauf, un sous-officier qui nous distribue parfois des « vitaminen » sous la forme d'une cuillerée à café de levure de bière, mais qui est un espion de la Gestapo plutôt

qu'un infirmier. Accouru, Flieghauf prononce une oraison funèbre : « Er ist tot. Schade. Er hatte noch nicht alles gesagt ». « Il est mort. Dommage. Il n'avait pas encore tout dit ». Ces deux événements, et surtout la conversation avec Myrrha, que j'ai connue belle et pleine de vie, me rappellent qu'ici comme ailleurs, et sans doute davantage, il n'est nul besoin d'être fusillé pour quitter ce bas monde. Cette banale évidence prend, dans la solitude de la cellule, de monstrueuses proportions. Elle engendre des rêveries qui se veulent philosophiques et ne sont qu'enfantines tentatives de rassurer un animal apeuré. Je décide donc que j'ai eu une belle vie. Une vie qui m'a fait la faveur suprême, celle de ne jamais me sembler inutile. Amours et amitiés ne m'ont jamais manqué. J'en dresse la liste, minutieusement. Drôle de comptabilité. Ce que j'ai fait n'est pas remarquable, mais a été fait au service de justes causes. Tout le monde ne peut pas en dire autant. Je regrette une seule chose, et c'est qu'aucun enfant ne portera mon nom. Mais on ne peut pas tout avoir. Avec tout cela dans la musette, on peut partir tranquille. C'est sûr, mais la musette n'est pas encore pleine... Et l'esprit repart à zéro, tournant autour de son désarroi comme une phalène autour d'une lampe. Ce qui brise cette spirale à la fois attendrissante et dangereuse dans sa sottise, c'est la réalité. La réalité de la faim, du froid, de la guerre. Ça donne du courage. Je pense souvent à mon arrestation et aux circonstances qui l'entourent. Pas de doute, la Gestapo est en passe de se venger des affronts subis en 1942. Et si elle a atteint la direction des P.A. elle ne doit pas être loin de celles du F.I. et du parti. Ni de celles des jeunesses, peut-être ? J'espère que non. En tout cas, jusqu'à nouvel ordre, la Gestapo ne semble pas savoir exactement où me situer. Essayons que ça dure. C'est beau, ce que les jeunes ont fait depuis 1940. Les contacts sont nombreux dans les athénées et les écoles moyennes. L'U.L.B. est une sorte de forteresse antinazie. Un des premiers parmi les dirigeants étudiantins communistes, Jacques Leten, est arrêté, mais beaucoup d'autres militants de grande valeur se sont lancés à corps perdu dans la résistance. Je me souviens avec amusement d'une grande émotion partagée avec Jacques Leten, lorsqu'à la fin d'une réunion nous suivions l'avenue Fonsny, non loin du quartier « chaud ». Deux « feldgendarmen » nous avaient bloqués contre une façade et nous nous attendions à être fouillés. Le projet de ces deux reîtres était tout autre. Ils voulaient « une maison avec mademoiselles pour (ici un geste éloquent) tout de suite ». Hilares, nous leur avons servi de guides. L'université de Liège, elle, a été investie par l'Abbé Bourguignon, dès 1941, et par l'intermédiaire d'une amicale d'étudiants catholiques. L'éventail est large. La jeunesse ouvrière n'y manque pas et la dernière en date des liaisons établies concerne l'atelier des chemins de fer des Bas Prés, près de Namur. Un endroit stratégique, peut-être. Le mouvement des réfractaires à la déportation est lancé. Les partisans armés n'ont pas à se plaindre de nos recrues.

Ce genre de bilan aide à supporter les visites de la Gestapo et surtout celles du major Schmidt. Celui-ci fait sa tournée des cellules comme Kanschuster, mais dans un style plus étudié, en quelque sorte. Il est saoul ou drogué, ou bien saoul et drogué à la fois. Son visage est bleuâtre. Ses yeux semblent lui couler sur les joues et cela me rappelle le chef mécanicien du « Léopold de Waele », un bon géant scandinave, au

retour d'une sortie dans les bordels de Hull. Schmidt n'est pas un bon géant. Il tient un pistolet dans une main, un nerf de bœuf dans l'autre, et son chien l'accompagne. Une bête magnifique, ce chien. Un berger malinois bien soigné et bien dressé. Un engin de mort à quatre pattes. Schmidt ne frappe pas toujours. Il se contente parfois de vous demander si vous avez « dout bien ragondé » à la Gestapo. Il n'existe pas de termes décents pour décrire ce qui se passe dans vos entrailles à ces moments-là. Un soir ou une nuit, Schmidt tire sur Angelov, à travers les barreaux de la cellule-cage. Il le manque, continue sa ronde, puis s'en va. Hans Hassler, la sentinelle qui sème la terreur, engage alors une conversation avec le « Sanitâter » Flieghauf. Il parle fort. J'apprends qu'il est grand blessé de guerre (il boîte bas, c'est vrai) et qu'il est décoré pour acte de bravoure. C'est un soldat, pas un S.S. Il est scandalisé parce que Schmidt, officier allemand, a déshonoré la Wehrmacht en n'abattant pas son homme à si courte distance. Quand on tire, il faut le faire sérieusement. A dater de ce jour, Hassler devient presque correct à notre égard. Nous ne sommes plus des bandits. Nous sommes devenus des soldats prisonniers. C'est différent.

4. Bert et les « meetings »

Si l'homme est le plus coriace des mammifères, c'est sans doute parce qu'il est capable de dédoublement de la personnalité. Sur fond de faim, de misère et d'humiliation, il parvient à se reconstituer des préoccupations et des activités que l'on pourrait dire normales. Lors de l'expédition matinale aux latrines, il est possible de subtiliser des fragments du « Brüsseler Zeitung ». Le prisonnier qui vient nous tondre périodiquement est un communiste. Il nous communique parfois des nouvelles importantes : la victoire de Stalingrad ou la dissolution de l'Internationale Communiste, par exemple.

Une vie intellectuelle clandestine s'organise et elle devient plus intense, en ce qui me concerne, quand je suis transféré dans une cellule où se trouve déjà Bert Van Hoorick. Bert est un dirigeant du parti très populaire dans la région alostoise et dont j'ai entendu dire beaucoup de bien. Cependant, la compétence politique compte peu, à elle seule, pour déterminer la qualité d'un compagnon de cellule. Surtout ici, dans cet espace exigu où la promiscuité est effarante, où l'un ne peut exécuter le moindre mouvement de gymnastique sans obliger l'autre à rester collé au mur. Passe encore, s'il ne s'agissait que de mouvements de gymnastique, mais il y a tout le reste. J'ai passé quelques jours avec un brave garçon, abondamment diplômé, que la faim affolait et qui m'avait communiqué sa folie. Nous nous rendions malades en essayant de conserver durant la nuit un morceau de pain gros comme un dé à jouer, dans l'espoir de l'avaloir avec l'ersatz de café du matin. Ça ne changeait rien à notre régime — nous mangions toujours ces quelques miettes avant terme — mais ça nous empêchait de dormir. Rien de pareil avec Bert. Dès les premières heures, une compréhension mutuelle sans restriction se crée. Peu de frères jumeaux, je le crois, ont connu une entente aussi complète. Nous avons chacun notre histoire à raconter et nous le faisons sans détour. Nous avons eu chacun nos joies et nos peines d'amour, et le souvenir des femmes que nous avons aimées nous rapproche. Nous échangeons aussi nos réflexions politiques et nous en communiquons la synthèse aux autres prisonniers. Bert, orateur de talent, parvient à introduire une pointe de lyrisme dans les communiqués laconiques élaborés en commun. Le « meeting » sur la dissolution de l'Internationale Communiste et celui du 1er mai 1943 auraient peut-être mérité un enregistrement. Détail sordide, mais important, nous sommes parvenus en outre à exécuter la corvée hygiénique matinale avec une parfaite coordination de mouvements. Ce n'est pas un mince exploit, avec le sac sur la tête et cette chienne de boîte à conserves toujours pleine à ras bords. Les sentinelles allemandes apprécient la performance. Elles nous ont surnommé : « Die zwei Gute ». De jeunes S.S. Wallonie, sans doute venus au fort de Breendonk pour un stage d'entraînement, nous prennent en charge un beau matin. Ils nous bousculent, nous frappent, nous empêchent de laver les souillures qu'ils ont provoquées. Les sentinelles portent plainte auprès du lieutenant Prauss. Cet indicible tortionnaire prend soudain fait et cause pour « seine Häftlingen », « ses » détenus. Sous un déluge d'injures et de coups, les S.S. Wallonie disparaissent. Ils ne reviendront plus.

* * *

Si j'ai forcément enregistré les moindres évolutions de la vie dans les cellules avec une précision maladroite, les repères chronologiques m'ont toujours manqué pour établir un lien de cause à effet entre ces changements et les événements extérieurs. Essayer d'établir ce lien « a posteriori » serait, tout bien considéré, d'une honnêteté intellectuelle approximative. Disons que j'ai attribué certaines hausses de qualité de la soupe quotidienne à la défaite hitlérienne de Stalingrad et aux succès ultérieurs des troupes soviétiques. Disons aussi que cette opinion était celle de beaucoup. Et restons-en là. L'examen médical est une initiative non dépourvue d'intérêt. Elle est néanmoins douteuse en son exécution. Tout nu et le sac sur la tête, on est mené à travers une cour vers un local où, derrière un bureau, siège un officier médecin. Devant le bureau, un paillason de forme circulaire. On vous enlève le sac et vous allez vous placer sur le paillason. L'officier vous fait signe de lui montrer vos mains, doigts écartés, et de faire demi-tour. L'examen médical est terminé. Tout le monde a remarqué que l'Oberleutenant médecin fume le cigare. Soudain, une rumeur ahurissante se propage alimentée par les propos énervés des S.S. et des sentinelles : un prisonnier a volé un mégot de cigare à l'« Ober » ! Cet exploit, qui tient de la magie de music-hall, ou de l'habileté propre aux récidivistes de droit commun, sera part intégrante de la tradition orale du camp jusqu'à mon départ, en mai 1944. Je ne compte pas les camarades qui m'ont confié leur rêve d'ouvrir, « quand tout sera fini », un magasin de tabac « Au mégot de l'Ober ».

L'attitude des soldats allemands préposés à la garde des cellules est plus significative dans son évolution. Hans Hassler part. Ses remplaçants sont plus humains que lui. L'un d'entre eux, que nous appelons « le Chinois » à cause de ses yeux bridés, se comporte en ami dès qu'il se sent à l'abri d'une brusque irruption des S.S. Il ira un beau jour jusqu'à laisser les portes des cellules ouvertes pendant que le coiffeur nous passe à la tondeuse. Quant aux S.S. et à la Gestapo, ils sont loin de désarmer. On entend toujours le major Schmidt interroger des prisonniers dans les lavoirs du corridor principal, en leur lançant son chien dessus. Des hurlements en provenance du Bunker nous parviennent avec une netteté telle que Bert Van Hoorick reconnaîtra, sans se tromper, la voix de Jef Van Extergem, un de nos dirigeants flamands du parti. Les gens de la Gestapo viennent régulièrement nous regarder sous le nez. Vits n'oublie jamais de m'annoncer les pires sévices, mais les nouveaux interrogatoires ne viennent pas. La piste principale suivie par la Gestapo est autre. Hélas ! faut-il dire. Le responsable national des logements du parti, Prévost, est arrivé dans nos cellules déjà secoué par une tentative de noyade. Prauss raconte à la sentinelle que l'homme s'est jeté dans le canal du fort, menottes aux poings, en criant : « Es lebe Thaelman ». Prévost ne surmonte pas l'épreuve de la première semaine en cellule. Il veut, dit-il, échapper à cet enfer. Et il fait ce qu'il faut, avec acharnement, pour y parvenir. C'est l'annonce d'une catastrophe. Bert et moi sommes consternés. Angelov aussi. Notre inquiétude augmente quand Paul Nothomb, qui fait parmi nous un bref séjour « privilégié » (on lui a donné une paillasse pour dormir) nous tient des propos d'un

défaitisme absolu. Nous ne doutons pas un seul instant de la capacité du parti de résister aux chocs les plus durs, mais nous plaignons nos camarades qui, à l'extérieur, ne pressentent peut-être pas le malheur qui les guette.

* * *

Aussi étrange que cela puisse paraître, notre moral est peu touché par de sombres prévisions qui vont bientôt se justifier plus abondamment encore qu'on ne pouvait le craindre. Nos conditions d'existence — si on peut parler d'existence — exigent que nous nous accrochions à des notions évidentes et simples. Toutes les nouvelles qui filtrent nous confirment que Hitler est en train de perdre sa guerre sur le front de l'Est. C'est bien. Le fléau de la balance penche du bon côté. L'attente du débarquement perd son caractère angoissant, parce qu'elle n'est plus, vue des cellules, la seule et unique obsession. Pour mon compte, j'en suis déjà par moments à peser les conséquences possibles de la dissolution de l'I.C. J'en parle à Bert. Je ne peux affirmer aujourd'hui que mes pensées, sur ce point, aient été d'une subtilité particulière. Elles avaient, cependant, la grande vertu de me faire oublier qu'un calcul un peu strict des probabilités ne m'accordait pas une chance sur mille de vivre encore assez longtemps pour apprécier les conséquences de quoi que ce soit. Lorsque Max Gunther vient nous annoncer, à Bert et à moi, que nous ne sommes plus au secret et qu'on nous transfère dans les chambrées, il ne s'adresse pas du tout à des hommes désespérés. Ça se passe au début du mois de juillet 1943. Du fond de sa cage, l'ami Angelov, figé au garde-à-vous, nous regarde partir. L'adieu que nous lui adressons ne peut être que mental. Une accolade s'imposerait, mais ce n'est pas dans les habitudes de la maison. J'avoue qu'au moment même une joie égoïste et stupide me possède tout entier. Le sac sur la tête, c'est fini ! Je me sens comme libre. Pas pour longtemps.

5. La benne et l'échafaud

Mes souvenirs des travaux forcés de Breendonk s'étalent sur dix mois à peu près. Dix mois durant lesquels, après une courte période de retrouvailles éblouies avec la lumière et le grand air, je ne cesse d'appeler de tous mes vœux 'les brouillards matinaux les plus épais et finalement, dans le secret de mon cœur — ce n'est guère joli à dire, mais c'est vrai — les jours de fusillade et de pendaison. Parce que ces jours-là, comme par temps de brouillard, on ne va pas aux bennes. On a congé.

En principe on ne séjourne pas longtemps à Breendonk. Assez rapidement, en règle générale, on est évacué en direction des camps allemands. Parfois on est appelé devant un tribunal. Les vraies libérations sont exceptionnelles. Elles sont infiniment moins nombreuses, à ma connaissance, que les sorties les pieds devant, le corps criblé de balles ou le cou brisé.

Le camp est le plus souvent peu peuplé. Le rapport numérique entre prisonniers et gardiens est toujours favorable à ces derniers, en ce sens que personne ne peut jamais se croire complètement à l'abri de leurs regards, ni hors de portée de leurs poings ou des instruments divers qui leur servent à frapper. Toutes les conditions sont donc réunies pour que la Gestapo et les S.S. fassent de Breendonk tout entier, en ses moindres recoins et à toute heure du jour et de la nuit, une succursale du Bunker. On y est toujours soumis à la question. Avec les cellules, les travaux représentent un des chefs-d'œuvre du système.

Admettons qu'il soit nécessaire de détruire la butte sablonneuse qui cache et protège les ouvrages en béton du fort. Admettons qu'il soit raisonnable de verser ces terres dans le canal au fond poreux, capable d'en absorber des tonnes jusqu'à la fin des siècles. Le plus simple serait de faire glisser les terres de haut en bas vers la rive intérieure du canal, la plus proche. C'est le contraire qui se produit. On monte les terres à la pelle vers le sommet de la butte, on en remplit les wagonnets et on pousse ceux-ci en passant sur un pont, vers la rive extérieure, la rive d'en face. C'est là qu'on fait basculer les bennes, qu'on les vide, qu'on les redresse et qu'on repart pour les remplir. La traversée du canal implique le franchissement, à chaque bout du pont, d'une plaque tournante. Souvent on déraille. Quand c'est à vide, on s'en tire avec un coup ou deux. Quand c'est avec une benne chargée « au carré », comme disent les mineurs et les terrassiers, ce qui signifie qu'elle transporte à peu près le double de son contenu à ras bords, c'est chaque fois un drame. Les S.S. flamands Wijss et Debodt vous foncent dessus et vous encouragent à coups de manches de pelle. Si Prauss est là, il utilise sa cravache. Le passage du pont et des plaques tournantes devient une hantise, car le déraillement d'une benne de tête provoque le télescopage en chaîne des autres bennes du convoi. Il faut sauter très vite hors des rails pour ne pas se faire blesser. Car, en poussant les bennes, pleines ou vides, on ne marche pas, on court. Et il est difficile de courir sur des traverses de chemin de fer, les pieds chaussés de mauvais sabots. Si on « tape » les terres sur la butte, de plate-forme à plate-forme, on n'est pas privilégié pour autant. Chaque pelletée doit être jetée à hauteur d'homme ou plus

haut encore. Les S.S. veillent de près à l'accélération constante du rythme. Malheur à vous si vous avez reçu en partage une chemise ou une camisole de couleur voyante. Vous êtes repéré et vous risquez, à la moindre perte de cadence, d'être condamné à porter un vieux sac de l'armée rempli de briques. Si c'est votre jour de malchance, la punition sera aggravée. On vous enverra courir aux bennes, le sac sur le dos.

Ça, c'est la routine des travaux. Elle s'égrène au long de chaque jour, en deux longues périodes (on n'oserait pas parler de « pauses ») broyeuses d'énergie. Le poids du labeur est encore alourdi par son absurdité et par le décor dans lequel il s'accomplit. Derrière les barbelés et leur réseau circulaire, il y a le pays et la vie, à portée de la main. Le pays qui est beau à en pleurer, certains jours, dans cette lumière brabançonne dont le velouté ne se retrouve nulle part. La vie, sous la forme du trafic routier, des filles qui passent à vélo, dans le soleil de l'été, et dont les jupes flottent au vent, de l'autobus de Londerzeel dont le passage annonce, à cinq minutes près, le coup de sifilet libérateur du lieutenant Prauss et une trêve des tourments. Nous, nous sommes là, isolés sur une parcelle de planète égarée, sur une grosse rondelle d'enfer déposée sur notre sol par un démon du Walhalla nazi.

* * *

A côté de la routine, il y a les moments de tragédie. Les S.S. Wijss et Debodt en sont d'excellents metteurs en scène. Un jour, assis sur le garde-fou du pont, ils s'amusent à taper sur toutes les têtes qui passent à leur portée, avec qui une cravache, qui un manche de bêche. Le train des bennes, qui va déjà trop vite, accélère son allure. Le benne de tête culbute sur la plaque tournante. Dans le télescopage général qui s'ensuit, ma benne casse net le tibia d'un camarade, un peu âgé déjà, qui n'a pas sauté à temps hors des rails. Du sang artériel gicle par saccades de la plaie ouverte. Il faut faire vite, mais les deux monstres s'amusent à faire traîner le transport du blessé vers l'infirmerie, où deux amis, les docteurs Jodogne et Boyer, le tireront d'affaire malgré l'indigence des moyens dont ils disposent. Ces moyens, j'en parle en connaissance de cause. Cela se passe vers la fin de mon séjour.

Un nouveau S.S., Vermeulen, vient d'arriver du front de l'Est où, selon les bruits qui courent, il a été blessé. Contrairement à Wijss et à Debodt, c'est un gringalet. Il n'en est pas moins hargneux. Nous sommes de corvée, cette fois-là, à quelques mètres hors de l'enceinte du camp. Il s'agit de bêcher une terre. Ce travail m'est pénible. Je pèse à l'époque, comme l'indique le dernier « contrôle médical », quarante kilos, alors que mon poids de forme, quand je faisais de la lutte, était de septante-cinq environ. Pour enfoncer le fer de bêche dans le sol, je donne chaque fois plusieurs coups de talon. Vermeulen prend cela pour un signal convenu en vue d'une révolte ou d'une évasion collective. Blême de peur, il me fait mettre au garde-à-vous, empoigne ma bêche et m'en assène un coup destiné à me fendre le crâne. Garde-à vous ou pas, j'esquive de la tête et j'amortis du bras et de l'épaule. Je m'en tire avec une oreille fendue. Vermeulen, toujours aussi blême, s'apprête à récidiver. Wijss, qui a assisté à toute la scène, m'appelle. Je m'attends au pire. La tradition orale du camp rapporte que Wijss, du temps où il était sous les ordres de Kanschuster, a tué des prisonniers

sur les travaux. A mon grand étonnement, il me demande si j'ai un mouchoir, alors que ce luxe est interdit à tout « hiiftling ». J'ai sur moi une loque subtilisée je ne sais où. Il m'en fait envelopper mon oreille, arrête le travail, forme la colonne et la reconduit vers les chambrées. Puis il m'emmène à l'infirmerie. Là, il assiste au délicat travail de couture auquel se livre sur ma personne le docteur Jodogne, en s'excusant de n'avoir pas sous la main de quoi m'anesthésier localement. J'ai bien envie de crier, mais je me couperais plutôt la langue avec les dents. A dater de ce jour, le S.S. Wijss ne me frappera plus jamais qu'à l'instigation de Debodt, qui est son mauvais génie et un sadique raffiné. Je suis peut-être le seul détenu de Breendonk qui puisse prétendre avoir vécu quelques moments de quiétude dans les environs immédiats du S.S. Wijss. J'en suis encore à m'en étonner, car je l'ai vu et subi dans ses œuvres, lorsqu'en compagnie de Debodt, il sortait un prisonnier du rang pour s'en amuser. Ce que les deux compères ont infligé à mes camarades Orfinger, ingénieur sorti de l'U.L.B. et partisans armé, et Gert Jospa, délégué du Comité de Défense des Juifs auprès du Front de l'Indépendance, sous les yeux de tous les forçats du sable et de la benne, ne peut se décrire. C'est miracle que de survivre à de pareils traitements. Pour ma part, je ne me souviens que du début et de la fin de la séance. Au début, Wijss me met au garde-à-vous, prend quelques pas d'élan et me frappe au menton. Défense de bouger sur le coup. On tombe, on se relève, et ça recommence. Je ne compte pas combien de fois. Je n'enregistre pas ce qui se passe ensuite. Je me retrouve dans la cour principale du fort, rampant vers les auges de pierre où je dois laver ma bêche et mes sabots. Henri Glineur, notre député de Charleroi, le fait à ma place. J'en suis incapable.

Leur record de sadisme, Wijss et Debodt l'établissent sans doute durant l'hiver 1943-1944. On a fait sauter la partie du fort qui touche à l'échafaud et aux poteaux d'exécution. Reste à évacuer la montagne des débris, très lourds ou moins lourds mais toujours déchiquetés de manière à vous blesser les mains. Cela se fait toujours, bien entendu, par le chemin le plus long, vers la rive d'en face. L'équipe des bennes s'apprête à souffrir, mais elle n'a pas prévu à quel point. Nous venons d'avoir le crâne rasé. Des changements vestimentaires se sont produits. On nous a retiré les chaussons sans lesquels il est impossible de courir sabots aux pieds sur de la pierraille ou sur des traverses de chemin de fer. Il nous est arrivé d'avoir du linge de corps sous des chemises d'homme, mais c'est fini. Nous n'avons plus qu'une chemise de femme ou une ridicule camisole qui s'arrête au nombril. Nos vieux uniformes sont minces. Le « Mütse », qui n'est qu'un calot de l'armée amputé de son pompon, nous protège à peine la tête. Alignés face à l'échafaud, tournant le dos aux poteaux d'exécution, nous grelottons dans le vent 'glacial. Les ordres se font attendre. Debodt tourne autour de Wijss, qui se dandine comme un gros ours. Ils ont l'air de se raconter des blagues cochonnes. Puis tout se met en marche. « Mütsen ab! » et on enlève les calots. « Rocken ausziehen ! » et on enlève les vestes. « An der Loren ! » et on fonce vers les bennes en laissant les sabots sur place. Nous passerons ainsi plusieurs jours, courant pieds nus sur la terre gelée, blanchie par le givre et quelques traces de neige. Les S.S. nous frapperont peu durant ces jours-là. Ce serait superflu. En outre, ces

messieurs dansent sur place pour se réchauffer. Quant à nous, parcourus de frissons de douleur qui vont de nos pieds meurtris à nos crânes frigorifiés, il nous arrive de gueuler à la cantonade des injures que le vent d'hiver étouffe et emporte, fort heureusement.

6. Une chanson avant de partir

La vie des chambrées, à Breendonk, n'est pas une vie tranquille, ni confortable. Les couchettes couplées à trois étages semblent avoir été conçues pour chasser tout espoir de sommeil réparateur. La paillasse infâme ne protège nullement du contact incommode avec le bois du lit. On gêne le voisin d'à côté et il vous gêne. On dérange tous les voisins du dessus ou du dessous chaque fois qu'un organisme affaibli vous condamne à rendre visite à l'énorme tinette qui pue près de la porte d'entrée. Si la nuit est pénible, même quand elle n'est pas troublée par une brusque irruption des S.S., le réveil, lui, est infernal. Nettoyage des chambrées et des corridors, vidange des tinettes, impossible ajustement des paillasses à la même épaisseur se font dans un affolement général orchestré par le lieutenant Prauss, qui hurle ordres et contre-ordres et distribue par-ci par-là une raclée ou deux. Wijss et Debodt lui donnent un sérieux coup de main. Il est rare qu'on parte aux travaux sans avoir déjà été battu. Celui des anciens du fort qui prétend n'avoir jamais frissonné de peur en entendant la voix rauque du lieutenant annoncer le début d'une nouvelle journée est un sacré menteur, je le dis tout net.

Cependant, la chambrée devient, à certains moments, un refuge. C'est vrai surtout quand elle n'est pas occupée exclusivement par des « travailleurs ». Des quatre ou cinq chambrées que j'ai connues, aucune n'était mauvaise quant à la qualité du moral et à la fraternité des rapports. Mais les hommes qui vont aux bennes affrontent des difficultés nerveuses et mentales particulières. Ils sont épuisés physiquement et la faim, lancinante pour tous tend à devenir pour eux une souffrance à caractère obsessionnel. L'atmosphère des distributions de nourriture est tendue. Certains d'entre nous passent tous les instants de tranquillité à énoncer solennellement d'invraisemblables menus. J'ai retenu celui d'un « petit déjeuner écossais » qui à lui seul aurait nourri décemment un escadron de cavalerie durant une semaine. C'est démoralisant. Il faut réagir. On le fait comme on peut, en improvisant de petites conférences. Dans la chambrée numéro quatre, nous sommes quelques-uns à essayer de distraire nos compagnons en leur faisant des causeries sur tous les sujets que nous pensons connaître.

C'est un prêtre, ou plutôt un moine d'une abbaye importante (il est possible que ce soit celle de Maredsous) qui se montre le plus brillant. Il nous parle d'un voyage en Irlande. Homme de grande culture, il fait vivre le pays, les hommes, leur histoire et leurs mœurs. Nous en oublions où nous sommes. Le malheur veut que les vertes prairies irlandaises existent, que l'herbe de ces prairies soit broutée par des vaches, et que les vaches donnent, outre le lait dont on fait le beurre et le fromage, des quartiers de viande dont l'évocation nous fait frémir. « Mes fils, nous dira l'abbé en avouant son échec, j'ai glissé sur une motte de beurre irlandais ».

Il y a énormément de communistes dans les chambrées de Breendonk. La catastrophe que nous pressentions, Bert, Angelov et moi dans les cellules, s'est produite. Le réseau des logements clandestins du parti a été livré à l'ennemi. On

peut dire que la majorité des membres du Comité Central du P.C.B. et leurs principaux collaborateurs, femmes ou hommes, se sont fait arrêter après Prévost et Nothomb. Xavier Relecom, Pierre Joye, Joseph Leemans, Georges Vanden Boom, Constant Colin sont du nombre. Le seul énoncé de leurs noms prouve que notre état-major de guerre est sérieusement touché, car ces hommes-là ont assumé jusqu'à leur arrestation les responsabilités les plus importantes. En ce qui concerne l'atmosphère du camp, le drame qui atteint les communistes ne joue pas un rôle néfaste. On pourrait même dire, avec toute la pondération de mise en pareille matière, que l'inverse est vrai. Il n'y a ici, à de très rares exceptions près, que des gens qui savent bien pourquoi ils y sont. Le sadisme des S.S. se heurte à une fraternité d'armes qui se moque de la diversité des appartenances ou des opinions. Au sein même de cette fraternité, l'apparition d'un plus grand nombre d'individus qui se connaissent déjà de longue date, ou qui, ne se connaissant que de nom, sont heureux — je dis bien : heureux — de se rencontrer, apporte une chaleur nouvelle. Quand de surcroît ces individus sont rompus aux actions concertées, cela aide tout le monde. Des choses étonnantes se passent donc au nez et à la barbe des gardiens. L'exploit le plus remarquable d'une filière organisée à partir des cuisines est la transmission aux chambrées d'un exemplaire du « faux Soir ».

Un prisonnier soviétique bénéficie, à son arrivée, d'un geste de solidarité alimentaire, et s'entend adresser un petit discours bien tourné, pendant que les S.S. sont à la cantine. Un ami militaire de carrière (sous-officier je crois) pousse l'audace et le courage jusqu'à mettre à profit certaines corvées pour voler et faire parvenir des lambeaux de viande fraîche aux victimes d'une épidémie de dysenterie qui a failli tourner à l'hécatombe. J'étais parmi ces victimes. Je me souviens de notre humiliation à tous lorsque, nus, sales et décharnés, nous attendions dans la cour la visite médicale et que, du chemin de ronde du fort, la femme de Schmidt inspectait en ricanant nos pitoyables anatomies.

Je n'ai sûrement pas vécu les moments les plus tragiques ni les plus chaleureux de l'histoire des chambrées de Breendonk. J'en suis encore à deviner ce que pourrait être cette histoire si le renouvellement rapide et constant de la population des bagnards, ainsi que l'extermination ultérieure d'une grosse partie d'entre eux, ne l'avaient déchirée en lambeaux. Ces lambeaux, il est devenu impossible, le temps faisant son œuvre, de les rassembler et de les recoudre. Une tradition orale subsiste cependant, transmise comme par miracle. C'est celle de la chanson de Breendonk, que le hasard m'a fait découvrir.

Le parti communiste n'est pas le seul à pâtir d'arrestations massives. Un groupe important de membres de l'Armée Secrète de Louvain arrive en bloc parmi nous. Avec quelques hommes des benues, je suis incorporé à une chambrée peuplée de ces nouveaux arrivants. Ils font partie de ce gros contingent de prisonniers qui devraient être au secret dans les cellules, mais que les cellules encombrées ne peuvent plus accueillir. Le lieutenant Prauss, qui me considère sans doute comme un vétéran, me condamne à être chef de chambrée. Tâche périlleuse, qui me rend personnellement responsable de tout impair commis par un ou plusieurs occupants du lieu. Ce qui

implique un nombre appréciable de rossées supplémentaires. Ces gars de Louvain sont sympathiques, mais ne comprennent pas d'emblée les règles du jeu. Or, ils arrivent au moment précis où la guerre du feu bat son plein.

Il y a un poêle et du charbon dans chaque chambrée, mais le papier et le petit bois manquent. Il est interdit de posséder des allumettes. Les S.S. admettent qu'on se chauffe mais il vaut mieux ne pas être surpris en train d'allumer le feu. C'est la quadrature du cercle. La chambrée possède deux tabourets en surnombre dissimulés sous des couchettes. Deux vieux couteaux volés lors de corvées d'épluchage sont cachés dans une lézarde des murs. Un bout de journal subtilisé dans les latrines et trois allumettes complètent l'arsenal. Je confie les couteaux à deux Louvanistes en leur recommandant de débiter discrètement les tabourets clandestins. Ensuite, je pars aux bennes, conscient d'avoir assumé pleinement mes responsabilités. Ma carrière de chef de chambrée se termine là. Au retour des travaux, Wijss et Debodt m'accueillent, brandissant les couteaux. Ils frappent plus qu'ils ne parlent, mais je comprends que mes amis louvanistes se sont installés devant une fenêtre pour débiter les tabourets, et qu'ils ont été vus. On me projette comme un malpropre dans une autre chambrée. J'y trouve Jacques Grippa, le dernier en date des commandants des P.A., et des anciens du camp, le tailleur De Backer et le menuisier Van Eynde. Trois communistes. J'y fais connaissance avec le professeur Léon Halkin, de l'Université de Liège. C'est, pour le temps que j'y passe, le meilleur refuge qui puisse se trouver. Les hommes des bennes y bénéficient, en fin de journée, d'un accueil qui les reconforte. Grippa et Halkin, ainsi que les vétérans De Backer et Van Eynde, sont pour beaucoup dans une atmosphère où on cause, où on essaie de s'instruire mutuellement et même, au cours des soirées où les S.S. sont peu vigilants, de s'amuser. On va jusqu'à chanter et cela incite les anciens à nous parler d'une chanson composée à Breendonk même par un communiste du nom de Remy Gillis. Ils nous en fredonnent l'air et, armé d'un bout de crayon et d'un morceau de papier gris, je reconstitue un texte aussi proche que possible de l'original. « Des jours gris le joug implacable... Forçats martyrs de la bêche et du sable... ». Ce n'est pas un chef-d'œuvre, cette chanson. C'est un document, et il est heureux que ce document ait survécu à la guerre.

7. Un sac pour le 237

Un an à Breendonk, moitié en cellule, moitié aux travaux, c'est une épreuve qui peut tuer son homme. J'entame l'année 1944 dans des dispositions de corps et d'esprit peu glorieuses. Mon passé sportif, qui m'a beaucoup aidé jusqu'ici dans le calcul des efforts et la résistance aux coups, se tourne contre moi. J'enregistre malgré moi, mais avec précision, tous les signes d'affaiblissement musculaire. Je me sens mourir et cela m'inspire des idées de suicide. Par exemple, attaquer un S.S. à coups de bêche et me faire tuer sur place. Fort heureusement, je roule aux bennes avec des gars comme René Beelen, l'ancien dirigeant des jeunesses devenu dirigeant du parti, et Stan Tytgat, un ancien monteur en charpente auquel la Gestapo n'a pu arracher le moindre renseignement sur les clandestins qu'il était chargé d'approvisionner. Leur faculté de relever tout détail comique dans le comportement du lieutenant Prauss, qui physiquement pourrait servir de modèle à un clown de bande dessinée, m'est d'un grand réconfort. Il y a aussi Florent Pietquin, un camarade de la Basse-Sambre, qui m'explique que le travail aux bennes serait moins pénible que celui de mineur de fond, si seulement on était bien nourri. Ce que j'incline à croire. Mais mon problème n'en est pas résolu pour autant.

Quant à la réflexion politique, alimentée par l'entourage, elle est moins rudimentaire qu'on ne pourrait le penser. Il n'y a de doute dans l'esprit de personne, il me semble, quant à l'issue victorieuse de la guerre. La confiance dans l'Armée soviétique et en Staline est au zénith, et je ne parle pas seulement pour les communistes. Un débarquement s'est produit en Italie. Ce n'est pas celui qu'on espérait, mais celui-là viendra bien un jour. De nouveaux arrivants nous ont donné de bonnes nouvelles sur l'action des forces aériennes anglaises et américaines. Au total, tout irait bien si nous n'étions pas prisonniers. Seuls quelques esprits impatients et chagrins formulent des hypothèses pessimistes. Est-ce que l'armée soviétique ne va pas s'arrêter lorsqu'elle aura libéré son territoire ? Les alliés anglais et américains ne renonceront-ils pas à former un deuxième front ? Ces semences de démoralisation ne germent pas sur le sol de Breendonk.

Les communistes ont, eux, des sujets de méditation qui leur sont propres. La dissolution de l'Internationale communiste en est un. Personne ne conteste le bien-fondé et l'utilité évidente, dans l'immédiat, d'une mesure déjà proposée dès la seconde moitié des années trente par Earl Browder, le secrétaire du Parti communiste américain. C'est du moins ce qui m'a été dit. Au demeurant, la lettre d'adieu de Dimitrov, invitant tous les partis membres de l'I.C. à s'insérer au plus profond dans les destinées de leurs pays respectifs, devait nécessairement trouver son prolongement pratique dans la décision prise à Moscou le 15 mai 1943. Là où les réflexions deviennent imprécises, si je me fie à mes souvenirs, c'est quant à la signification profonde d'un acte qui évoque celui de Karl Marx mettant fin aux activités de la Ière Internationale. Il serait sot d'en battre sa coulpe, si on tient compte des conditions du moment. Avec le recul du temps, on peut penser que le moment lui-même doit être

mis en cause. Le rôle historique combien décisif et glorieux joué à l'époque par l'U.R.S.S., son parti et le chef de ce parti, ses soldats, son peuple dans la guerre antifasciste devait fatalement estomper, dans l'esprit des communistes, les implications nécessaires de l'abolition des statuts et des coutumes hiérarchiques de la IIIème Internationale. Au moment où j'écris ces lignes, je sais depuis belle lurette que le phénomène fut international et qu'il n'affecta pas seulement les prisonniers politiques. Je sais aussi que quarante ans après les partis communistes ne se sont toujours pas mis d'accord sur le contenu et la pratique d'un internationalisme de type nouveau.

Mais revenons-en aux communistes de Breendonk. Ils ne peuvent s'empêcher de penser aux circonstances et aux conséquences des arrestations massives de juillet 1943. Parmi les militants victimes de ces arrestations, il en est qui se posent des questions précises et sévères quant aux responsabilités et au comportement des dirigeants nationaux. Il n'a échappé à personne que les traitements sauvages appliqués à Constant Colin ont épargné les quatre autres. Ce grand gaillard de Constant est physiquement détruit. Lorsque je l'ai transporté, avec Bert Van Hoorick, vers les lieux où nous avons été photographiés par la Gestapo, il était presque aveugle et ne pesait guère plus qu'un petit enfant. Cela donne à réfléchir. Si nous étions soudain libres de nous constituer en tribunal, nous ne rendrions que les sentences les plus dures à l'égard d'hommes de valeur dont certains sont nos amis. Georges Clémenceau, avec beaucoup d'esprit, disait que la justice militaire est à la justice ce que la musique militaire est à la musique. Cette ironie vaut pour le temps de paix. Elle est inadéquate au temps de guerre, surtout quand il s'agit d'une guerre totale, qui frappe le nourrisson innocent avec autant de férocité que le soldat en armes. Seule la contrefaçon d'éthique fabriquée par le fascisme s'adapte bien à la guerre, parce qu'elle intronise l'assassinat et le massacre en tant que modes de vie. Toutes les autres éthiques, quelles qu'elles soient et d'où qu'elles viennent, sont mutilées et déformées par l'état de guerre, et les hommes qui en sont les porteurs n'arrivent jamais à s'y retrouver. Ils sont parfois sans pitié parce que la guerre n'a pas pitié d'eux. Il n'y a rien à ajouter à cela, ni en bien, ni en mal.

* * *

Cependant, on ne peut apprécier les événements de 1943 à la seule lumière des impressions et des informations du moment. Jusqu'aux arrestations de Prévost, de Nothomb, de leur comparse Develler, les dégâts opérés par la Gestapo sont graves, mais restent pour ainsi dire normaux. La police nazie dispose toujours des fichiers dont elle s'est servie en 1941. Elle a des complices sur place. En outre, l'accélération des actions de résistance survenue en 1942 impliquait, pour les clandestins, des risques accrus. A partir du moment où le trio déjà cité passe à l'ennemi, comme l'a constaté plus tard la justice belge, l'action de la Gestapo change de qualité. Son but n'est plus d'arrêter les communistes (elle a les huit dixièmes de leurs dirigeants entre les mains) mais de liquider leur parti en tant qu'organisation de résistance, et surtout de résistance armée. Relecom, Joye, Vanden Boom, Leemans sont invités à négocier une caricature d'armistice, dont chacune des parties doit connaître d'avance la vanité.

Ils acceptent. D'autres communistes, sollicités de même manière par l'ennemi, se refusent à toute compromission. Je cite Grippa, Beelen, Tytgat, et j'en pourrais citer bien d'autres encore. Il est impossible de mesurer la colère et la réprobation soulevées dans les rangs communistes par l'attitude des quatre « chefs d'état-major ». Ceux-ci sont très vite déportés en Allemagne, où ils subiront comme tout un chacun la vie concentrationnaire. La Gestapo, elle, essaie d'utiliser le faux armistice en éditant un faux « Drapeau Rouge » clandestin. Personne ne s'y laisse prendre, le « Drapeau Rouge » authentique réagit à temps, et la Gestapo en sera pour ses frais. Il n'empêche que la colère ne s'éteindra jamais complètement. Il n'est pas dans les mœurs des communistes de permettre à leurs dirigeants d'enfreindre les règles qu'ils ont eux-mêmes édictées. Et la règle, à l'époque, était de ne rien livrer ou céder à l'ennemi. A aucun prix. Après la guerre, les quatre hommes encourront des sanctions. Ils vivront et militeront dans le parti, mais leur rôle de dirigeants politiques sera strictement limité. Les tendances à tout laxisme en ce domaine seront définitivement éliminées en 1954, au XIème Congrès du Parti. C'est bien ainsi. Reste que si, en 1943...

* * *

Mais qui peut, en 1943, prétendre vivre assez vieux pour être encore juge, procureur ou juré ? Les transports en direction de l'Allemagne et les exécutions continuent. Au mois de février 1944, durant toute une semaine, la seule activité du camp sera de pendre et de fusiller. Exception faite des corvées du matin, personne ne sort des chambrées que pour aller à la mort. On attend l'ouverture de la porte, rappel d'un ou de plusieurs numéros. Les amis s'en vont. On respire. On est en sursis jusqu'au lendemain. C'est au cours de cette semaine-là que seront fusillés une trentaine de partisans limbourgeois, tous du même groupe. J'ai connu leur chef, un garçon calme et intelligent, instituteur de son état, que ses camarades appelaient « Jan de Lamme » parce qu'il était infirme d'une main. Ils ont été jugés et sont maintenant réunis dans une chambrée à part. D'après le bruit qui court, trois d'entre eux doivent échapper à la mort, mais ils ne savent pas lesquels. A l'époque je suis chargé de conduire vers les latrines le cortège des tinettes et quand je passe devant la chambrée limbourgeoise, je m'arrange pour adresser à ses occupants des signes de sympathie. Le matin qui suit l'exécution massive, je vois trois visages collés contre les vitres. Comment peut-on sourire et exprimer en même temps la plus profonde des détresses ? Je n'en sais rien, mais ça se fait. Je l'ai vu faire.

Le vendredi de cette semaine noire, c'est le numéro 237 qu'on crie de la porte. Je n'en crois pas mes oreilles. Je regarde ma veste et je vérifie. Ce numéro est le mien. Le gardien qui m'a appelé me met un sac sur la tête. Ça y est, c'est mon tour. Il n'y a pas d'autre raison plausible pour qu'on me traite ainsi, alors que depuis plus de six mois je circule à visage découvert. Je n'ai pas peur. Je ne pense à personne. Je ne pense pas non plus à crier « vive » quoi que ce soit. Je suis assommé. Mon expérience de la marche à l'aveugle m'apprend très vite, rien qu'au toucher du sol, qu'on ne me conduit pas vers les poteaux d'exécution, mais plutôt vers la sortie du fort. Encore tout secoué, je me retrouve finalement dans un bureau, face à Vits et à son secrétaire Van Camp. Il ne s'agit pas d'un interrogatoire à proprement parler. On me lit un acte

d'accusation dont, à certains détails, je repère la provenance. C'est un bon compagnon des premiers jours qui a craqué, je ne saurai jamais pourquoi, car il disparaîtra dans un camp allemand. Peu importe. Ce qui est clair, c'est qu'un procès doit avoir lieu, dont je serai le principal accusé en tant que secrétaire national du R.N.J.

J'assume sans restriction aucune ce rôle de « führer » qui convient bien à la mentalité nazie, car si les choses en sont là cela peut alléger le sort d'autres accusés. Les fanfaronnades de Vits, qui prétend avoir « tout liquidé », parti et jeunesse, me plongent dans une rage sans nom. Je sais qu'il ment, mais je suis mal placé pour le lui dire.

Dès le retour aux travaux, je suis désigné pour nettoyer les poteaux d'exécution. S'il en était besoin, cela me confirme que mon procès ne sera qu'une étape de pure forme vers l'exécution capitale. Durant les jours et les semaines qui suivent, j'attends ce procès et cela ne me rend pas plus gai. Le hasard d'un transfert de chambrée, cependant, m'apporte la sollicitude joviale d'un nommé Marcel Bairiot, un cheminot qui a roulé sur les lignes internationales. C'est déjà un homme d'âge, qui m'appelle « son fils » et me déride en me racontant ses frasques de voyageur au long cours. Tous deux, nous bénéficions d'un honneur insolite en ces lieux. Ma vieille connaissance des cellules, le Chinois, qui décidément n'a rien d'un nazi, nous a repérés. Nous occupons une couchette proche de la fenêtre donnant sur le corridor. En fin de journée, lorsque les S.S. sont partis, le Chinois s'arrête devant nous et, après s'être assuré que personne ne l'observe, nous adresse un impeccable salut militaire en guise de bonsoir.

Finalement, tout au début du mois de mai 1944, ce n'est pas mon procès qui survient, mais une évacuation presque générale du camp, du moins d'après ce que l'on peut en juger. Nous ignorons tout de notre destination. On croit comprendre, dans un discours hurlé par le lieutenant Prauss, qu'en Allemagne un « wunderschôn » camp de concentration nous attend. Notre reconversion en civils provisoires ne va pas sans incidents. Beaucoup de sacs de vêtements ont été pillés. Les chaussures manquent. C'est le redoutable Wijss qui me prend en charge pour me rhabiller. En l'absence de Debodt, je ne crains pas les coups, mais j'ai un peu l'impression de faire des achats sous la conduite d'un fauve à peine apprivoisé. Wijss se montre particulièrement pointilleux sur le choix des souliers, dont un tas a été déversé dans la cour. J'en trouve une paire, en évitant de penser à ce que leur propriétaire a bien pu devenir.

Dans le train, je retrouve Georges Hebbelinck, dont je connaissais la présence à Breendonk, mais avec lequel je n'avais pu établir de contact. Nous fouillons les poches de nos vêtements et y découvrons qui un morceau de papier, qui un bout de crayon. Immédiatement nous composons un message pour nos familles. A la première occasion, nous le lâcherons par une lucarne de notre wagon à bestiaux du type « Hommes 40 - Chevaux 8 en long ». L'occasion se présente à Bruxelles, près du Quartier Léopold, au passage à niveau de la rue Belliard. Le train s'arrête pour un temps. Beaucoup de civils belges sont là. Nous lâchons notre missive, qui voltige dans le vent en compagnie de pas mal d'autres. Le temps de voir que quelques policiers

allemands essaient de disperser les civils qui cherchent à attraper au vol nos pauvres papiers, et le train redémarre.

Nous saurons plus tard qu'une brave dame s'est emparée de notre message, a téléphoné à mon père, et que celui-ci a transmis les renseignements aux familles. C'est le seul incident notable d'un voyage éreintant. Dans ces wagons-là, les chevaux ont parfois droit à une litière. Pour nous, il n'y a rien. D'autres expériences me permettent pourtant d'affirmer que nous avons joui d'un confort exceptionnel. Nous pouvons nous asseoir et nous coucher. Nous sommes anxieux quant à notre destination. Notre culture antifasciste comporte une connaissance assez large de la nomenclature des camps nazis. Elle nous sert à peu de choses, car les points de repère nous manquent. Notre trajet se fait dans l'anxiété. Tout bien considéré, c'est ridicule. Où que l'on débarque, ce ne sera pas pour le meilleur.

8. C'est à droite en entrant

Le train s'arrête. Il fait nuit. Les wagons sont débarrassés des barbelés dont ils étaient garnis. Nous débarquons dans une obscurité sporadiquement trouée par quelques projecteurs et des éclairs de torches électriques. Des chiens aboient et mordent, des hommes crient et frappent. Dans la cohue, Georges Hebbelinck et moi restons accrochés l'un à l'autre. Comme nous franchissons un porche, un rai de lumière nous fait entrevoir une grille, ornée d'une devise. « jedem das Seine » me souffle Hebbelinck à l'oreille : « Nous sommes à Buchenwald, petit frère ». Puis la colonne tourne à droite et nous passons bientôt devant un petit bâtiment dont la cheminée exhale une fumée âcre et puante. Nous voilà fixés. A Buchenwald, le crématoire est à droite en entrant.

L'importance que la mémoire accorde à ce détail — car en fin de compte ce n'est qu'un détail — est significative de la difficulté de connaître le camp et sa vie. Quant à en comprendre et à en décrire les mécanismes apparents ou secrets, c'est une tâche au-dessus des forces d'un seul homme, et des miennes en tout cas.

Il y a à cela plusieurs raisons. Buchenwald est une ville dont la population est toujours égale ou supérieure à celle d'une cité de moyenne importance. J'ai quitté le camp principal en septembre ou octobre 1944 pour un kommando travaillant à Weimar, et je n'ai rejoint définitivement mes amis Van Hoorick et Hebbelinck qu'une bonne semaine avant la libération. Enfin, je n'ai sans doute pas perçu les horreurs de la vie concentrationnaire de la même façon que la plupart de mes compagnons. Ce n'est pas qu'elles m'aient été épargnées, mais, venant de Breendonk, j'ai trouvé à Buchenwald quelques moyens d'enrayer un sûr cheminement vers la mort et de me reconstituer un moral autre que de pure façade. Aussi étrange que cela paraisse, c'est ainsi. Mon optique, en ce sens, n'est peut-être pas tout à fait correcte. Qu'on me le pardonne, mais je n'y peux rien.

* * *

Tout en haut, il y a la Tor, un donjon carré dominant le porche et la grille et flanqué de longues bâtisses à allure de fortification. Dans le genre sinistre, l'ensemble est imposant. Le dos tourné à la Tor, on voit ou l'on devine pratiquement tout le camp. A droite, le crématoire, les douches et le salon de coiffure, si l'on peut dire, et l'Effektenkammer, où on entrepose les vêtements des arrivants et leurs biens personnels. A partir de la gauche, tout dans le fond, le Revier ou lazaret, le bordel ou Sonderbau, le Kino, un hangar où l'on projette parfois des films pour les S.S. et les esclaves du bordel, mais dont les usages sont divers. Et aussi, le camp de quarantaine, qui s'allonge derrière tout le reste. Tout le reste, c'est d'abord la place d'appel, puis plusieurs rangées de grands baraquements, puis encore plusieurs autres rangées de bâtiments à un étage. Ce qu'on peut entasser comme monde, dans tout ça, c'est incroyable. C'est même cette pléthore d'occupants qui rend tous les « blocs », baraques ou bâtiments, haïssables. Il n'en est aucun où l'on puisse s'étendre ou s'asseoir vraiment à l'aise. On vit en permanence dans la bousculade et la cohue. Les

actes les plus intimes sont toujours publics. Selon la disposition des lieux et les heures, l'assistance varie de dix à vingt personnes. Dans les latrines du petit camp, les spectateurs peuvent aisément dépasser la centaine. Tout le monde ne s'habitue pas à vivre comme une vache. J'en connais qui sont morts de dignité blessée. Parmi les blocs, il en est de spéciaux. Le bloc aux enfants. Le bloc aux Tziganes. Le bloc aux expériences sur le typhus exanthématique. Le tout — et j'en oublie — est entouré de fils barbelés électrifiés et de miradors. La Tor est garnie de mitrailleuses. Lorsque nous sommes réunis sur la place d'appel, on pourrait en un instant massacrer la plupart d'entre nous. Il n'y aurait pas de balles perdues. L'administration S.S. est compétente.

C'est cela qui fait l'horreur de Buchenwald : on y administre l'esclavage et la mort. Comme si cela allait de soi. L'exemple du « Schild drei » est le plus frappant. C'est devant cette plaque marquée du numéro 3 et collée à un mur de la Tor qu'on vient se présenter pour subir l'exécution capitale. Dans la majorité des cas, on n'y est point conduit. On y va sur convocation. Cette convocation elle-même peut prendre des formes diverses. La forme la plus normale, dirais-je bien, c'est celle du haut-parleur qui énonce des numéros durant l'appel du soir. Les hommes sortent du rang, s'en vont, et on ne les revoit plus. Une autre forme est celle de la radio intérieure du camp, pendant la nuit. A Buchenwald, on ne dort presque pas. Les couchettes à plusieurs étages (cinq au moins, selon mes souvenirs) sont animées d'un mouvement perpétuel. Chacun de nous doit uriner plusieurs fois par nuit, en raison de sa faiblesse et de l'absorption d'une nourriture dont l'eau est la composante principale. Comme nous occupons à sept ou huit, sinon davantage, un espace qui serait suffisant pour quatre, il n'est pas possible de faire le moindre geste sans réveiller les copains. C'est sur une musique de fond de grognements, d'injures proférées à voix basse en français, en allemand, en polonais, en tchèque, en espagnol ou en italien que la radio intérieure développe le thème principal. L'homme qui est de garde à la Tor, on le voit comme si on y était, se saouler au schnaps. Il oublie le plus souvent de débrancher son micro. Nous sommes donc gratifiés de la musique de danse qu'il écoute à la radio. De temps à autre, il coupe la musique et lit un communiqué. Le kapo du Sonderbau annonce que les pensionnaires numéros un tel et un tel « fallen ab », ce qui signifie que ces dames sont momentanément hors de service. Il y a quelque chose d'odieusement surréaliste dans le fait d'informer des milliers de pauvres bougres châtrés par la faim du cycle menstruel d'une quinzaine de pauvres créatures du sexe opposé. Il est vrai que, le plus souvent, à cet allegro d'érotisme grossier succède l'andante d'une liste de numéros matricules dont les titulaires sont priés d'aller se faire tuer. Sofort. Tout de suite. La musique de danse reprend. C'est parfois un tango. Le tango me plaît. Il me rappelle une femme avec laquelle j'ai aimé dormir. Et qui est morte, peut-être. Moi, je ne dors pas, mais je vis. Et vivre, quoi qu'on en dise, c'est important.

La forme la plus délirante de convocation au « Schild drei », c'est le « zettel », le billet administratif. Un bout de papier ridiculement petit. Un soir, ce bout de papier porte mon numéro. Le bon camarade Otto Grosse, doyen du bloc 42, me l'apporte. Bert Van Hoorick et Georges Hebbelinck l'accompagnent. Tous trois sont consternés.

Un peu pâles aussi. Otto me montre l'heure indiquée et fait un geste d'impuissance. Le temps presse, il faut que j'y aille. J'y vais. Sans dire un mot, je crois bien. Un homme en uniforme m'attend et me fait signe de le suivre. On se dirige vers le crématoire, et je frissonne en pensant à tout ce qu'on raconte sur les gars qu'on suspend par le menton à un crochet de boucher, ou qu'on assomme imparfaitement et qui entrent dans le four encore vivants. Au crématoire, on ne s'arrête pas. On descend vers l'Effektenkammer, où l'on m'abandonne dans un bureau. Un prisonnier me prie de contrôler si les effets civils avec lesquels je suis entré dans le camp sont au complet. Il me fait signer un reçu. Tout seul, marchant comme un somnambule, je regagne mon bloc. On m'y regarde d'abord comme un revenant, puis on m'étouffe d'embrassades. Otto est partagé entre le bonheur et la honte. Lui, qui connaît Buchenwald depuis les débuts, avait totalement oublié que le « Schild drei » présente parfois une alternative à la mort. Tant cette alternative est rare, évidemment. Personne, cependant, n'a envie de se moquer : le « Schild drei » est toujours observé avec vigilance. Quelques mois plus tard, mon camarade, le professeur Michielsen, est en danger d'être exécuté. Cette fois-là, on a un peu de temps pour s'informer et se débrouiller. On le fait. Le numéro de Michielsen est inscrit sur le cadavre récent d'un prisonnier français. Michielsen est incorporé à un transport sous une fausse identité. Il se retrouve dans la région du Rhin, s'évade et regagne la Belgique avant tout le monde. C'est une de ces occasions où la contre-administration des prisonniers marque un point contre l'administration S.S. Ce que j'ai retenu de mon aventure, c'est que personne, y compris moi-même, n'a songé sur l'heure à contester le déroulement administratif des choses. Dans la guerre secrète dont le camp est le théâtre, les individus comptent peu. Une fois c'est toi qui tues, une fois c'est moi qui sauve. La mort établit la balance des comptes.

9. S'il y avait une justice, Papa Pfeiffer...

La guerre secrète, j'y ai été mêlé tout le temps et il m'est arrivé d'en diriger des épisodes, mais pas essentiellement, dans le camp principal. Je ne suis pas de taille à m'intégrer dès les débuts au cadre administratif du camp. Le cadre administratif des prisonniers, bien entendu.

Le cadre S.S. est, en effet, insuffisant. C'est sans doute cette insuffisance qui a joué le plus grand rôle dans ma résurrection morale et physique, et je ne crois pas être le seul dans ce cas. On peut vivre des semaines et des mois, à Buchenwald, sans voir un S.S. à moins de cent, de cinquante ou de vingt mètres. En un an, j'ai reçu deux ou trois coups de bâton, et par hasard. Ils étaient donnés pour le principe, dans le tas, et ne m'étaient pas vraiment destinés. De ce point de vue, comparé à Breendonk, Buchenwald est un camp confortable.

Confortable (qu'on me passe cet adjectif scandaleux) et pourtant on y meurt souvent et beaucoup. De faim, d'épuisement, de maladie. Dans les différents transports. La ligne Buchenwald-Auschwitz est très fréquentée dans les deux sens. La ligne Buchenwald-Dora est plutôt à sens unique. L'usine souterraine de Dora, où l'on fabrique les armes V et d'où sortira le premier Messerschmitt à réaction, est une dévoreuse d'hommes dont on ne parle qu'à voix basse. La perspective de travailler à la carrière du camp est, elle aussi, un motif de terreur. Et puis, il y a le camp de quarantaine, sur lequel plane en permanence le spectre du typhus. Un spectre qui hante d'ailleurs le camp tout entier, où la chasse aux poux est un rite sacré, pratiqué avec une ferveur barbare. Les puces, elles, ont plutôt quartier libre.

Le camp de quarantaine, ou petit camp, j'y séjourne avec Hebbelinck et mes copains de Breendonk, ainsi qu'avec un convoi de Belges venant de la prison de Saint-Gilles. Burgers, le chef du groupe G, et Mardulyn, son ami, qui naguère avait un excellent contact avec notre Rassemblement étudiant de l'U.L.B., étaient peut-être du nombre. La rencontre avec les prisonniers saint-gillois se produit dans les douches, où on nous entasse pour la nuit. Les Breendonkois affamés piochent sans vergogne dans les colis de leurs camarades. Au matin, l'administration se met en marche. Tout nu, d'abord debout et puis assis sur un tabouret, on est tondu des chevilles à l'occiput, scrupuleusement. Ensuite, on plonge dans une baignoire remplie d'un liquide désinfectant, sur lequel surnage une couche de crasse épaisse d'un centimètre ou deux. Puis on est badigeonné, entre les fesses et sur les organes sexuels, d'une mixture à parfum de créosote. Après quoi, on est habillé. Bizarrement. Ma veste rayée s'accompagne d'un pantalon d'obèse que je dois enrouler deux fois autour de ma taille. Pour coiffure, j'hérite d'un tricorne féminin un peu démodé. En route pour le petit camp. C'est une Cour des Miracles, en plus dur. Après le premier appel du soir, Hebbelinck et moi avons l'attention attirée par un groupe apparemment fort joyeux, qui s'amuse à jeter un homme en l'air. En vieux français, cela s'appelle berner quelqu'un. L'opération se fait, classiquement, à l'aide d'une couverture. Ici, à y regarder de plus près, la couverture est absente. L'homme retombe comme il peut sur

un sol hérissé de pierres aux arêtes vives. Il essaie de s'échapper, mais on l'empoigne aux quatre membres et on le jette en l'air à nouveau. A un signal donné, le jeu s'arrête. Il reprendra demain, et après-demain, jusqu'à ce que l'homme meure. Nous croyons comprendre que de jeunes déportés ukrainiens règlent ainsi leurs comptes avec un compagnon qui les a dénoncés pour vol. On meurt, dans le petit camp, sans que personne ne s'en soucie. Les cadavres sont souvent jetés dans le fossé long et profond, entouré de poutrelles branlantes, qui sert de toilettes collectives. Ils s'en vont avec tout le reste, lors de la vidange quotidienne.

C'est horrible, mais il ne convient pas du tout de s'en offusquer. Il n'y a rien à reprocher aux petits tziganes venant d'Auschwitz, qui se sont jetés à vingt ou trente sur un kapo qui avait assassiné leurs parents, l'ont cloué au sol et lui ont lâché une grosse pierre sur le crâne. Il n'y a rien à reprocher aux résistants français qui ont eu une explication discrète et définitive avec un ancien tortionnaire de la Gestapo de Lyon. Ni à mes amis belges qui ont liquidé leur dénonciateur, ou qui ont « fait son affaire » au nommé Devos, un dévoyé qui à Breendonk servait occasionnellement d'homme de main à Wijss et à Debodt. Ni aux antifascistes qui étouffent parfois dans un coin un mouchard introduit par les S.S. dans les rangs des détenus. La guerre secrète se mène dans un univers créé par les nazis. Avec le recul du temps, on a parfois tendance à négliger cet aspect des choses. Volontaire ou non, cette négligence est d'une honnêteté intellectuelle contestable.

Dès la création du camp, les S.S. ont essayé de pallier leur insuffisance numérique en comptant sur l'influence dissolvante et sur la complicité des prisonniers de droit commun, gangsters, assassins, voleurs, escrocs, proxénètes. Les antifascistes allemands, socialistes, communistes, chrétiens, objecteurs de conscience, étaient dans les débuts les victimes désignées de cet état de choses. Des batailles meurtrières ont eu lieu, dont les prisonniers politiques sont sortis vainqueurs. Ils sont désormais assez nombreux, aux postes-clés, pour constituer une contre-administration efficace qui repère, dans tous les convois, les groupes et les militants antinazis et essaie de les protéger. En outre, cette contre-administration, où les communistes allemands et autrichiens détiennent la majorité, prépare en secret la libération de Buchenwald par les armes. Le comité international antifasciste du camp dont fait partie le communiste belge Henri Glineur, et dont le communiste français Marcel Paul est le président, n'aurait pu fonctionner plus d'une semaine, et encore, s'il ne s'était appuyé sur le tranquille mépris de la torture et de la mort des prisonniers antifascistes allemands et autrichiens.

Le « Papa Pfeiffer » est un de ceux-là. Si je m'attarde à parler de lui, c'est sans doute parce que je lui dois autre chose encore que la vie. C'est certainement parce que je n'ai pu convaincre les autorités de mon pays de lui payer une dette d'honneur. Pfeiffer me connaît depuis mon adolescence. Il fait partie du groupe d'antifascistes allemands accueillis dans le début des années 30 au Home Emile Vandervelde, à Oostduinkerke, et pour la plupart anciens pensionnaires de Dachau. C'est à Oostduinkerke que je fais sa connaissance, que nous conversons. L'adolescent que je suis entend ainsi parler de l'anti-fascisme et du communisme dans les termes les plus clairs, sans doute pour la

première fois. Sans y attacher au moment même grande importance, d'ailleurs. Je suis surtout séduit par l'honnêteté et l'énergie qui se dégagent d'un homme fluet, laid et chauve, grand connaisseur de la vie et du monde, et bon comme le pain. Pfeiffer s'est engagé dans les Brigades Internationales et est revenu en Belgique, après la victoire de Franco, avec un passeport républicain espagnol. Les envahisseurs le repèrent vite et l'envoient à Buchenwald. Là, il devient un fonctionnaire important du Revier, non point en raison de ses capacités d'infirmier, mais en raison de la confiance que les vieux antifascistes lui accordent. C'est lui qui garde la fausse cloison derrière laquelle on monte les fusils ramenés pièce par pièce, jour après jour, de la « Gustloff Werke ». Le Revier est également au centre d'activités clandestines multiples. C'est là que se font les substitutions d'identité dont a bénéficié Michielsen. Je ne sais pas encore tout cela lorsque Pfeiffer vient m'embrasser au petit camp, conduit par Jef Degreef, un jeune communiste désireux d'aider son dirigeant national. Je sens qu'une lueur d'espoir naît dans cette géhenne où nous dormons entassés dans d'immondes placards et où il faut être prêt à vendre sa peau pour conserver intacte sa ration de nourriture. Je ne me trompe pas. Pfeiffer use de son influence et je me retrouve bientôt au block 42 en compagnie de Bert Van Hoorick et d'Hebbelinck, qui à leur tour organisent en ma faveur une solidarité alimentaire dont j'ai grand besoin. Ceci n'est qu'un aspect mineur de la sollicitude dont Pfeiffer entoure la colonie belge de Buchenwald. Une sollicitude sans discrimination aucune. Papa Pfeiffer est une incarnation du front populaire antifasciste et, de surcroît, il a adopté la Belgique et les Belges.

Nous sommes tous ses enfants. Combien de nos compatriotes lui doivent la vie, sans même connaître son nom, c'est difficile à dire. Il y en a beaucoup. Lorsqu'après la libération du camp, il reviendra en Belgique avec nous, il demandera sa naturalisation. Son dossier, on le conçoit, est un dossier difficile. Ma mère et moi essaierons de l'aider. Isabelle me fera obtenir une entre-vue avec un chef de la Sûreté d'État, auquel je présenterai Papa Pfeiffer, en exposant ses états de service. En vain. Pfeiffer s'en ira finir ses jours à Berlin-Est. J'aime mon pays, et contrairement à une mode trop répandue, j'en ai une très haute idée. Dommage qu'un homme comme Pfeiffer n'ait pu y être adopté, y vivre et y reposer en paix.

10. Vers la ville de Goethe

Quoi qu'il arrive, je ne vais plus aux bennes. Cette constatation encombre mon esprit durant les premières semaines suivant mon arrivée à Buchenwald. Dans un état de délabrement complet, je vis comme un zombie. Un zombie heureux, si cela peut exister. Georges et Bert veillent sur moi comme sur un nourrisson. C'est à leurs côtés que je fais l'apprentissage de l'appel du soir, ce qui n'est pas des plus facile. La moindre erreur de compte dans le plus lointain des nombreux kommandos extérieurs, l'absence momentanée d'un seul homme qu'on finit par retrouver endormi dans un coin de baraque, et tout recommence. Autant de fois qu'il le faut. Ça peut durer des heures, passées parfois à respirer le fumet d'adieu des copains qu'on grille au crématoire. Le plus harassant, c'est la pluie. Quand les nuages sont bas, elle se forme littéralement sur nos têtes et nos épaules. C'est une épreuve qui pourrait être mortelle, mais il semble que personne ne songe à attraper un rhume. On pense à autre chose.

La colonie belge se met en place tout doucement. Glineur, Beelen, Grippa sont casés quelque part dans le camp. Alphonse Bonenfant, P-ancien rédacteur ouvrier de la « Voix du-Peuple », vit dans un baraquement proche de la place d'appel. Il se passera des mois avant que je ne puisse le rencontrer. Bert Van Hoorick officie au « salon de coiffure », comme « Friseur ». Georges Hebbelinck et moi sommes désignés pour l'Arbeitsstatistik, le bureau administratif qui préside à tous les mouvements de population, arrivées et départs, distribution des postes divers, formation des kommandos, des convois pour Auschwitz, Dora, la Rhénanie ou d'autres lieux. Plus la statistique des décès, évidemment. Georges Hebbelinck y restera. Je n'y passe qu'un seul jour. Je ne suis pas en état de procéder à un travail minutieux de manipulation de listes de noms et de numéros matricules. C'est une tâche périlleuse, car elle est contrôlée de près par les S.S. qui se doutent bien que les « hâftlingen » leur jouent des tours. L'erreur d'un seul pourrait causer la mort de tous. Au bout de quelques heures, j'ai compris que ma place n'est pas là. J'ai néanmoins le temps, avant l'appel du soir, d'accueillir des visiteurs insolites. Nous sommes trois dans le bureau, Georges Hebbelinck, un camarade espagnol qui s'appelle peut-être bien Jorge Semprun, mais je n'oserais le jurer, et moi. Deux garçonnets font leur entrée. Ils déposent sur la table un paquet de tabac, chapardé Dieu sait où. Le plus âgé, qui déclare avoir onze ans, expose leur requête. Seuls rescapés d'un village tzigane, ils ont appris que deux transports d'enfants se préparaient en direction d'Auschwitz. Ils savent qu'Auschwitz, pour eux, c'est la chambre à gaz. Ce n'est pas cela qui les inquiète. Ils veulent mourir l'un près de l'autre, c'est tout. Le tabac volé est là pour nous convaincre de les inscrire dans le même transport. Tout cela est dit gentiment, fermement, sans un trémolo dans la voix. On a envie de pleurer et en même temps de se mettre au garde-à-vous, devant ces deux mouflets qui sont devenus des hommes, et quels hommes, à l'âge où on joue aux billes. Je ne sais plus ce qu'on leur a répondu. Je ne saurai jamais s'ils ont bénéficié d'un sauvetage in extremis. Dès le lendemain ou le surlendemain,

l'Arbeitsstatistik m'affecte à la « Gustloff-Werke » où je deviens un des milliers d'esclaves du Herr Sauckel, grand fabricant d'engins de mort de toute espèce.

Désormais, je fais partie de l'équipe des contrôleurs, des « Prüfer » de la chaîne de fabrication des fusils. Ce n'est pas un poste de tout repos, encore que l'effort physique ne soit pas épuisant. L'équipe est une plaque tournante du sabotage. La méthode choisie est celle de la lenteur voulue, dissimulée sous une méticulosité pointilleuse. Les renvois à la fabrication sont nombreux, mais ne suffisent pas. On laisse passer des verrous de culasse trop lâches ou trop durs, des canons fêlés par le premier essai de tir. Le tout sous l'oeil vigilant des « Meister » civils et militaires, rendus hargneux par l'annonce du débarquement en Normandie. On vit en équilibre sur le fil du rasoir. Deux communistes français, Franck et Berger, m'ont adopté tout de suite, imités bientôt par Hitter, un officier alsacien. Notre quatuor joue bientôt un rôle dynamique dans un petit groupe, français dans sa majorité, italien et espagnol pour une part mineure. Un prisonnier allemand, ancien joueur international de football incarcéré parce que demi-juif et soldat peu discipliné, en fait partie pour un temps, de même qu'un Tzigane autrichien appartenant à cette catégorie mystérieuse, dont je n'ai jamais pu définir les contours, qui a le privilège de pouvoir rendre visite à ces dames du Sonderbau. Ça ne l'empêche pas de haïr les nazis et c'est rassurant pour notre conspiration.

Chaque soir, après l'appel, Bert et Georges m'apportent les nouvelles de l'intérieur et de l'extérieur. La tête de Van Hoorick, lorsqu'il nous raconte qu'il a aperçu, après avoir tondu une paire de jambes, un sexe de femme en lieu et place des sempiternels attributs masculins, vaut une photographie d'art en gros plan. Il s'agit d'une jeune fille que son père avait déguisée pour la conserver à ses côtés. Pauvres gens. La fille semble avoir échappé au danger immédiat le plus redoutable, celui de l'introduction au bordel.

Hebbelinck, lui, me parle parfois de son travail à l'Arbeitsstatistik. Il est évident que ce travail, aussi utile qu'il soit, lui pèse. On peut tromper les S.S. de mille façons, mais ils ont pour eux l'arithmétique. Quand il leur faut quatre cents ou mille hommes dans un transport, c'est de quatre cents ou mille qu'il s'agit. Pas un de plus, pas un de moins. Dans ces cas-là, on ne peut écarter personne du convoi sans que quelqu'un d'autre ne prenne sa place. Si on sauve un ou plusieurs antifascistes dûment repérés, ce qui est une satisfaction, on s'interroge toujours sur le sort de ceux qui les ont remplacés. C'est un problème moral insoluble. Une seule chose est certaine, c'est qu'il serait criminel de ne rien faire pour donner une chance supplémentaire de survie à des camarades, à des amis, à des patriotes d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient. Georges est un scrupuleux. Il lui arrive parfois de regretter que son « petit frère » ait été désigné pour la Gustloff. Par des voies diverses, corvées en direction de Weimar, informations captées par des radios clandestines, les nouvelles de la guerre nous parviennent. Tout laisse à penser que l'aviation alliée, dûment informée par un émetteur clandestin, va s'occuper des usines d'armement de Buchenwald, la Gustloff et surtout la « Deutsche Mittelbau » ou Mi-Bau, où mon ami Stan Tytgat travaille en qualité de bobineur et où on monte, outre des caissons d'artillerie, les armatures des

V 1 et des V 2. D'où les inquiétudes de l'ami Georges, dont je me moque un peu. La guerre, c'est la guerre. Pour tout le monde.

* * *

A l'usine, nous percevons certains changements dans l'attitude des « Meister » civils et militaires. Même le plus sévère d'entre eux, un beau vieillard bien droit qui a fait la guerre de 1914-1918 et que nous avons sur-nommé « Bigle-en-Biais » parce qu'il louche, semble s'adoucir. Au lendemain de l'attentat manqué contre Hitler, militaires et civils ne se gênent pas pour échanger leurs impressions devant nous. Ils parlent très peu du Führer. Ce qui les intrigue, c'est la raison technique de l'échec. Certains, croyant savoir que la pendaison est la peine prévue pour les membres du complot, en sont profondément indignés. Un officier allemand, ça se fusille, ça ne se pend pas. Ils nous en prennent à témoin, et nous les approuvons gravement, sans la moindre tentation de rire sous cape. Nos geôliers, si acharnés naguère à dépister les saboteurs et à les vouer aux pires sanctions, la mort immédiate étant sans doute plus douce que les bastonnades dont on sort estropié ou fou, et dont neuf fois sur dix on meurt lentement faute de soins adéquats, commencent à mettre en doute les ordres de leur Führer. Pour nous, c'est bon signe.

* * *

Vers la fin du mois d'août, le bombardement attendu survient. Au signal d'alarme, nous quittons les ateliers. Avec un camarade espagnol, je cours me coucher derrière un arbre dans un petit bois situé entre l'usine et le talus du chemin de fer. Nous avons un peu de tabac en poche et nous roulons une cigarette que nous fumons alternativement. Il fait très beau ce jour-là. Les avions, les gros et les petits, tournent dans le ciel en évolutions précises. Soudain, un avion léger lance une fusée qui atterrit entre la Gustloff et le hall des caissons de la Mi-Bau. Les bombes descendent, invisibles mais menaçantes par le bruit de tôle déchirée qu'elles font en fendant l'air. Un bruit qui brûle les nerfs et devient de plus en plus douloureux à supporter. Des camarades se mettent à courir dans tous les sens, affolés. « Corios ! » leur crie mon compagnon. Les bombes explosent et les éclats qu'elles propagent sont meurtriers. Des hommes sont couchés en plein élan, comme des joueurs de rugby plaqués aux chevilles. Nous regardons vers le talus et nous y voyons « Bigle-en-Biais », son impeccable blouse blanche ouverte sur son uniforme et ses décorations. Il se promène de long en large, à pas lents, bien droit, pipe au bec, et de la main nous fait signe de rester couchés. Ce spectacle fait penser à un film de Bunuel, mais un peu de tendresse et beaucoup d'admiration naissent en nous pour ce vieil homme qui se croit peut-être revenu aux tranchées de la Première Guerre et qui, soudain, nous traite comme ses soldats. Le bombardement se poursuit et nous voyons s'effondrer les halls d'usine, l'un après l'autre. L'Espagnol et moi fumons une deuxième cigarette, très fiers de rester aussi calmes dans la tourmente. Notre sang-froid nous quitte, cependant, lorsqu'une pluie de bombes au phosphore s'abat sur le bois, et que l'une d'entre elles se plante dans le sol à un mètre de nos pieds. Là, nous fuyons comme des bêtes devant le feu. La panique est générale et deux S.S. de l'armée Vlassov, postés un peu

plus loin, tirent sur tout ce qui bouge comme s'il s'agissait d'une partie de chasse. Un officier allemand des batteries antiaériennes qui entourent le camp survient, hurlant de rage. Il dégaine posément son pistolet d'ordonnance et les abat.

Le calme revient. On se retrouve. En rentrant au camp, on fait le bilan des ravages. La montagne de charbon proche de la gare brûle. A part un ou deux hangars, tout est rasé. Les baraquements où les S.S. gardent nos dossiers ont été détruits en partie par des bombardiers légers. Le camp principal n'a guère été touché, mais les travailleurs de la carrière ont été pratiquement exterminés. Beaucoup de S.S. sont morts ou blessés. Les esclaves des usines ont payé un lourd tribut à un bombardement qui fut cependant d'une précision remarquable, par comparaison à pas mal d'autres. Il y a des cadavres tout le long du chemin.

Revenu au bloc 42, je prends des nouvelles de mes amis, qui eux-mêmes sont heureux de me revoir. Marcel Bairiot vient constater de visu que son « fils » de Breendonk est toujours vivant. Hellebuyck, un camarade bruxellois qui dort avec Hebbelinck et moi sur une couchette proche du plafond de notre « Flügel », me fait fête. Je me préoccupe surtout du sort de Tytgat et d'un autre travailleur de la Mi-Bau, le Tchèque Jan Valès, ancien combattant d'Espagne installé en Belgique et grand « organisateur » ou chapardeur, comme on veut, devant l'éternel. Jan ou Juan, qui a milité clandestinement pour notre parti, est un ami providentiel. Gonflés par l'œdème de famine, mes pieds sont douloureux et difficiles à chausser. Juan se débrouille pour m'aider. Son dernier exploit est d'avoir volé des vieilles bottes de S.S., d'en avoir coupé la tige et de les avoir grossièrement transformées en souliers. Ça me vaudra des sueurs froides lors d'inspections vestimentaires, mais en attendant, ça soulage. Tytgat et Valès sont sains et saufs, et tous ceux que je connais de la colonie belge aussi. Tout va bien.

* * *

Les jours qui suivent le bombardement sont marqués par un certain désordre. La direction S.S. marque le coup. La discipline s'en va à vau-l'eau. Parmi les travaux de déblaiement, les hommes de la Gustloff choisissent un peu ceux qui leur conviennent. Nous veillons tous sur le tuyau qui donne au Revier et au bordel, transformés en hôpitaux de campagne, le supplément d'eau indispensable au traitement des nombreux blessés. Les inconscients qui sont surpris à trouver ce tuyau pour étancher leur soif, car les journées sont chaudes, ne survivent pas à l'aventure. L'eau pour les copains blessés, auxquels les dames du bordel dispensent leurs soins avec un admirable dévouement, c'est sacré. Il nous arrive de faire un tour du côté des « villas » où des fascistes roumains tombés en disgrâce, l'ancien premier ministre français Léon Blum, la princesse Mafalda de Piémont et diverses autres personnalités, ont été enfermées. A chaque rencontre avec les S.S. qui essaient de rétablir la discipline, j'utilise l'expérience acquise à Breendonk pour présenter ma petite troupe et définir ses occupations. « Herr Oberscharführer, ich melde Ihnen gehorsamst... ». « je vous présente avec le plus grand respect... ». Cet art de la « meldung » fait que s'agglomèrent autour des « Prüfer » des dizaines de prisonniers. Ça finit par constituer

une jolie colonne, que je décide de ramener au camp vers trois heures de l'après-midi, au mépris de la journée de onze heures de travail qui est de règle. Manœuvre délicate. Si le chef de colonne se trompe dans ses comptes, il est condamné à recevoir de quinze à vingt coups de chicotte sur ses reins nus. Je forme soigneusement onze rangs de dix et je prends le commandement. L'ensemble marche au pas et en bon ordre. Quelques resquilleurs essaient de s'introduire dans les rangs. Ils sont éliminés sans courtoisie aucune, je le crains. A la Tor, le S.S. de garde m'entend sans broncher dire que le travail est fini. Je donne à nouveau l'ordre de marche et mes hommes défilent comme des chefs. Le compte est bon. Le S.S. me dit de « weitermarchen » : « continuer ». Je rattrape les gars et je leur recommande d'être tous présents à l'appel du matin.

Quelque chose me dit que cet état de grâce ne va pas durer. Tout le monde n'est pas aussi prudent. Bien menée, l'opération de la colonne descendante pouvait durer. Mais il arrive un matin où, à part mes amis de la Gustloff, il n'y a quasiment personne sur la place d'appel. La Tor s'ouvre et une compagnie de jeunes S.S. en débouche, tenant en laisse par deux et trois de redoutables bergers allemands, de non moins terribles dobbermans et d'énormes bouviers dont la charge, j'en ai fait l'expérience, peut assommer son homme. Pas besoin de leur ôter la muselière. Nous observons le spectacle, Berger et moi, et nous ne pouvons nous empêcher d'en rire. Les baraques crachent leurs occupants comme des obusiers crachent leurs projectiles. Comme dans un dessin animé. En un clin d'œil, la place d'appel est noire de monde. Buchenwald est redevenu Buchenwald. En fait, il n'a jamais cessé de l'être. Le crématoire souffre d'indigestion et vomit une fumée plus épaisse que jamais. Nous venons d'être gratifiés de la pendaison publique d'un évadé capturé dans les environs. Tout le bloc des enfants était là, le plus jeune, un joli gamin aux cheveux blonds, à cheval sur les épaules de son doyen de bloc. C'est une pendaison moyenâgeuse où on laisse le pendu danser sa dernière gigue. On comprend mieux la ballade du vieux François Villon, quand on voit ça. Et, qu'on le veuille ou non, on a une sacrée envie de tuer les bourreaux. A cause des gosses, surtout.

* * *

Il est vrai que les communistes sont nombreux dans le camp et qu'ils y constituent une force. Il est non moins vrai que je fais partie de la direction communiste belge de Buchenwald, avec Glineur, Van Hoorick, Grippa, Hebbelinck, Sam Herssens, Beelen, Bonenfant, et que notre liaison avec les communistes allemands et le comité international du camp est excellente. Contrairement à certaines légendes, ça ne signifie pas le moins du monde que l'on puisse me protéger quand on veut et comme on veut. Lorsqu'il est question pour moi d'être envoyé à la Gustloff de Weimar, il y a grand remue-ménage mais cette fois la roulette infernale roule pour les S.S. Je ne peux échapper au transport. L'avance des alliés, leur suprématie aérienne promettent de faire (et feront effectivement) de Weimar et de ses usines un des endroits les plus périlleux de la douce Thuringe. Le kommando lui-même n'a pas bonne réputation. Des prisonniers de droit commun y occupent encore des postes responsables et ils sont dangereux. Ce qui m'inquiète le plus, c'est que je ne suis pas sûr de retrouver mes copains français de l'équipe des « Prüfer ». L'astuce politique ne perdant jamais ses

droits, je suis chargé de mission : sabotage, cela va de soi, renseignements pour les camarades du grand camp, évasion éventuelle pour guider les troupes amies quand elles s'approcheront, insurrection armée peut-être, au moment voulu.

On verra. J'ai l'intime conviction que le soulèvement armé ne peut être vraiment efficace qu'au grand camp, où l'on est en nombre, où il existe de quoi se retrancher, d'où l'on peut faire une sortie par les égouts pour prendre les S.S. à revers. Quant à l'évasion, il faudra que je trouve des candidats. Même avec de bonnes chaussures, je ne pourrais marcher fort longtemps, et courir encore moins. Le départ a lieu au moment où tout le camp est en deuil. Le « Thüringer Gauzeitung » a annoncé qu'Ernst Thaelman est mort dans le bombardement. Le rédacteur, un peu distrait sans doute, s'est trompé de date. Renseignement pris, Thaelman, incarcéré depuis peu dans les cellules de la Tor, a été abattu au crématoire. J'ai lu quelque part, ces temps derniers, dans un ouvrage supposé historique, que Thaelman était kapo à Buchenwald et se promenait dans les allées du camp une cravache à la main, accompagné d'un chien policier. Je me demande dans quel cerveau malade a pu s'élaborer un tel fantasme. Et à quoi cela peut servir de salir la mémoire d'un antifasciste qui restera parmi les plus grands.

Le train qui descend vers Weimar, la ville de Goethe, est chargé selon les meilleures méthodes en vigueur. Cent hommes par wagon. La ville de Goethe ! L'arbre de Goethe, que les S.S. ont conservé dans le camp ! Toute une littérature à la guimauve, parlée ou écrite, circule dans nos rangs à ce propos. Elle aura la vie dure. J'y songe avec amertume, en étouffant dans mon coin. Ce que je lui fais, à Goethe, je n'ose le dire. Et je suis injuste. Goethe n'a pas sa place dans un wagon à bestiaux.

11. Dans un cercle secondaire de l'enfer

Le « nouveau camp » de Weimar (il y a un « vieux camp », plus petit, datant d'avant le bombardement) n'est somme toute qu'une sorte de terrain de football pour équipe provinciale, très mal entretenu, entouré de barbelés et de miradors et garni de quelques baraques basses. Le sol y est en permanence boueux et parsemé de flaques d'eau. Une ligne secondaire de chemin de fer, un pont sous lequel passe la route en direction d'Erfurt forment une part de l'environnement. De l'autre côté, massif, se dresse le bâtiment tout carré de la « Deutsche Metallwerke », usine de fine mécanique où travaillent les prisonniers soviétiques qui nous ont accompagnés. Nous passons devant cette usine, et aussi devant un Bunker en forme de clocher qui protège l'entrée d'un abri antiaérien réservé aux S.S., avant de franchir la route et de gagner les ateliers de la Gustloff-Weimar. Ceux-ci sont plus importants, me semble-t-il, que ceux de la Gustloff-Buchenwald. Les stands de tir y sont souterrains et servent d'abris en cas d'alerte aux avions. La disposition des lieux est, de mon point de vue, pleine d'intérêt. L'entrepôt aux fusils et aux cartouches est situé à deux pas de l'atelier des « Prüfer ». Sa porte est solide mais nullement infranchissable. C'est également l'avis de mes amis Berger, Franck et Hitter que j'ai retrouvés avec plaisir. Juan Valès, lui, est arrivé au « vieux camp ». Une de ses arrière-grand-mères, honneur à sa mémoire, a dû fauter avec un Tzigane, car Valès est le prisonnier le plus mobile que j'aie jamais connu. Il assure les liaisons avec le camp principal, et par l'intermédiaire de ses amis tchèques, avec le comité international des prisonniers. Ce comité international vient de me désigner comme responsable militaire de la Gustloff-Weimar. Un poste que personne ne tourne en dérision et qui me donne le pas, en certaines circonstances, sur le petit comité du « nouveau camp ».

J'ai besoin de savoir ce qui se passe dans Weimar et autour de Weimar, où en est l'avance des troupes amies, ce qu'on en pense à Buchenwald. J'ai besoin plus encore de contrôler le camp lui-même, les candidats au mouchardage n'y manquant pas. Les « Prüfer », mes camarades français surtout, me simplifient la tâche et m'en déchargent pour une bonne part dans tous ces domaines. Cependant, sans Valès et ses multiples contacts, je ne m'en serais pas tiré vivant.

* * *

Dans le camp principal, les prisonniers politiques ont pour eux leur nombre, leur organisation, leur solidarité, la connaissance que les vétérans allemands ont acquise des S.S. et de leurs méthodes. Ici, nos rapports avec les prisonniers qui occupent les fonctions administratives principales sont mauvais, sinon hostiles. Certains portent le triangle rouge des politiques, mais ne valent pas nécessairement mieux que les porteurs des triangles noirs et verts, réservés aux criminels de toute espèce, qui sont leurs adjoints ou leurs égaux. De ce côté-là, en règle générale, rien de bon à attendre. Un seul homme se révèle valable sur la fin. C'est un camarade autrichien qui laisse faire son entourage et se consacre à une seule tâche : aider les prisonniers soviétiques

à mettre sur pied leur ligne d'évasion. Il se fera connaître quand cette ligne fonctionnera, mais quelques mois auront passé.

Le problème des triangles roses est difficile à résoudre. Ce petit bout d'étoffe, cousu sur le veston rayé désigne les homosexuels. Il n'annonce à l'origine aucun danger. Les choses ont évolué depuis que Buchenwald a accueilli un fort contingent de truands français, provenant en leur grosse majorité du célèbre Vieux port de Marseille, et que les S.S. les ont tous gratifiés du triangle rose. Certains de ces bandits acceptent leur sort correctement. Quelques-uns d'entre eux se comportent comme de bons camarades. Beaucoup nous considèrent comme des grands fauves de la savane regardent un troupeau de gazelles. Nous sommes rançonnables à merci. Ils ne songent qu'à nous voler. Ils tuent certains d'entre nous à cette fin.

Beaucoup d'énergie est nécessaire pour éviter une épidémie de règlements de comptes personnels, dont le danger grandit au fur et à mesure que la ration alimentaire diminue. Un misérable bout de pain et un dé de margarine le matin, une écuelle à moitié pleine de soupe aux rutabagas le soir, et c'est tout, du mois de novembre 44 au mois d'avril 45. Les vieux routiers de mon espèce prennent les choses comme elles viennent. Les prisonniers plus neufs font peine à voir et je me souviens de mes premières semaines à Breendonk. Dans cette atmosphère, un arrivage de colis de la Croix-Rouge n'est pas nécessairement une bénédiction. Il faut bien du courage à notre comité international pour éviter des rixes lors d'un partage que nous voulons équitable. Notamment le courage, car c'en est un, d'utiliser des arguments d'autorité à l'égard de certains récalcitrants, qui ne veulent pas voir que l'évocation seule de la notion de propriété personnelle serait, dans une situation comme la nôtre, un appel au meurtre. Malgré notre vigilance, un doyen du camp et ses complices nous ont volé des colis. Le doyen pousse même le cynisme jusqu'à engraisser un mignon petit chien qui à ce régime devient obèse et poussif. Nous prononçons la condamnation à mort du doyen. Il nous échappera. Les truands du Vieux Port, eux, pensent au chien. Il ne leur échappera pas. Ils le mettront à la broche lors de l'évacuation du camp et se battront pour les meilleurs morceaux.

* * *

A l'usine, on travaille en deux pauses de onze heures. Nous faisons la pause de jour, la Tagesschicht, exclusivement sous surveillance militaire. Il s'agit d'officiers de la Wehrmacht honorablement décorés, transférés à l'arrière pour blessures. Hitter et Franck, qui parlent un allemand impeccable, les amadouent promptement. Ces soldats savent qu'ils ont perdu la guerre. Ils n'ont pas la moindre envie de se montrer sévères à notre égard. Cependant, ils ont tous une peur panique de la cruauté des S.S. Tous, sauf un, le plus décoré. Celui-là sait que nous sabotons, que nous voulons organiser des évasions. Plus exactement, il ne fait pas mine de l'ignorer. L'atelier des « Prüfer », grâce à lui, entrepose discrètement des vêtements civils. Il a compris que je joue un rôle un peu particulier dans l'équipe. Nous en sommes venus aux confidences. Je finis par lui livrer mon pedigree et ma biographie. Lui, il fait partie d'une vieille famille socialiste des environs de Cologne ou de Dortmund. Ça ne l'a pas empêché de se

battre comme un lion, dans les plaines d'Ukraine et de Russie, contre les communistes et le bolchevisme. Je prends moi aussi des risques. L'équipe en sera remboursée au centuple avant longtemps.

* * *

Comme prévu, Weimar, ses environs et ses usines, deviennent une cible pour les bombardements alliés. Dora, avec ses V 1 et ses V 2, est proche. L'aéroport militaire de Nora aussi. En outre, la ville et son énorme viaduc de chemin de fer constituent un nœud de communications dont le plus distrait des états-majors ne peut ignorer l'existence. Un peu plus loin, à vol d'avion, il y a Erfurt. L'ère des alertes commence. Nous faisons connaissance avec les tunnels du stand de tir. Dans le nôtre, nous tuons le temps, Hitter et moi, en récitant des poèmes que nous avons reconstitués avec l'aide de Franck. Hit-ter est un spécialiste de Rainer Maria Rilke, dont il connaît par cœur « La Ballade de l'amour et de la mort du cornette Christopher Rilke ». Il récite également du Paul Valéry : « De sa grâce redoutable - Voilant à peine l'éclat - Un ange met sur la table - Le pain tendre, le lait plat... ».

Pour ce qui me concerne, je constate que mes lectures d'Apollinaire et de Baudelaire ont laissé des traces profondes dans ma mémoire. On passe ainsi des moments de rêve, embellis par les cantilènes que chantent en chœur, dans un abri voisin, des travailleuses déportées ukrainiennes. Nous dépassons ou croisons parfois leur colonne en allant à l'usine ou en revenant, et de longues tresses se balançant sur des croupes féminines nous inspirent des plaisanteries d'un goût douteux. Mais quand leurs voix nous parviennent, assourdies par les cloisons, plus personne n'a envie de blaguer.

Une de ces cantilènes sera interrompue par des bombes qui font sauter la moitié de nos abris. Nous nous retrouvons à l'air libre, sous un ciel sans nuages encombré de bombardiers, dans un vacarme de ronflements de moteurs, de bruits de tôle déchirée, d'explosions. Techniquement, il doit s'agir d'un bombardement en tapis. Ses dégâts sont étendus mais désordonnés. La Gustloff est touchée mais reste apte à fonctionner. La «Deutsche Metallwerke» est intacte : elle le restera jusqu'à nos jours. Le viaduc n'a pas bougé. Le vrai coup au but est dû au hasard. Une bombe de moyenne puissance a brisé la porte du Bunker S.S. et a explosé à l'intérieur. Notre première préoccupation est d'extraire des ruines nos nombreux blessés. Des heures atroces s'ensuivent, passées au milieu des cadavres éventrés dont les tripes s'éparpillent, et sous la menace des fusils de la « Volksturm » folle de rage et de peur. Lorsque nous rentrons au camp, c'est pour y constater un désastre. Notre baraque est détruite. Une bombe légère est tombée sur le poêle et a déclenché un incendie d'autant plus foudroyant que les couchettes, au camp de Weimar, sont de longues caisses en bois blanc bourrées de copeaux. Tous nos camarades de la pause de nuit sont morts grillés. Nous évacuons leurs restes, légers et peu encombrants, et cherchons à nous loger. Sans grande difficulté. Le bombardement a réduit de moitié les effectifs du camp. Nous emménageons dans une aile de la baraque voisine.

L'équipe des « Prider » est sauvée et veille à rester bien groupée au milieu du redoutable désarroi qui règne durant quelques jours. Les corvées de déblaiement, sous la garde d'un vieux « Volksturm » un peu rhumatisant, demandent du doigté. Ce gars-là a dû faire la guerre de 14 dans les tranchées de l'Yser et en garder d'amers souvenirs. La lettre B qui orne mon triangle rouge ne lui inspire que hargne. Le canon de son fusil suit mes moindres mouvements. Il conteste chacun des ordres (le mot est inadéquat, mais il n'en est pas d'autre) que je donne à l'équipe. La tension monte au paroxysme lorsqu'un camion-benne vient nous chercher. Je fais signe aux copains d'embarquer et je reste avec le vieux près de la roue arrière du camion. Je voudrais l'aider, mais il proteste violemment. Je monte le premier et j'attends. Lui, il ne sait comment s'y prendre. Son fusil le gêne. Ça ne peut pas durer éternellement. Je tends la main vers le fusil et je dis : « Komm, Grossvater ». Étonné, il me tend son fusil. Après avoir posé l'arme, je hisse grand-père dans le camion. Cette opération pile ou face nous donne quelques moments de tranquillité. Grand-père ne sait plus où il en est, mais il n'a plus peur des « bandits communistes ».

Les choses se passent moins bien lorsqu'un gradé quelconque se souvient de notre qualité de « Prüfer » et songe à nous utiliser comme tels. D'office, il nous intègre à l'équipe de jour d'un hall contrôlé par les S.S. A ce stade de fabrication, les fusils ne sont encore que des squelettes de métal. Il s'agit du premier contrôle des mires, des culasses, des sûretés, des canons qui ont subi l'épreuve de la première cartouche. Nous en induisons que la méticulosité pointilleuse est d'application plus que jamais. Mal nous en prend. La pause de nuit est le monopole d'officiers polonais. Ils sont antirusse (je pense que l'anticommunisme et l'antibolchevisme sont hors de portée de leur culture politique) jusqu'à la démence. Pour eux, mieux vaut passer un an de plus à Buchenwald que d'être libérés par l'ennemi héréditaire. En bonne logique, ils travaillent vite et bien. Nous avons déjà eu avec eux une petite explication à ce sujet. Ils s'en tiennent à leur point de vue. Leur productivité vaut deux fois la nôtre. Le reste coule de source. Au début d'une pause, une escouade de S.S., mitraillette au poing, nous tombe dessus et nous annonce notre retour immédiat à Buchenwald. La mort sans phrases, sinon sans douleurs, autrement dit. Hitter, Franck et moi prononçons quelques mots peu convaincants. Un court silence s'installe. Arrive soudain, tout essoufflé, « notre » Meister protecteur. Il nous cherchait. Soulignant, geste à l'appui, sa qualité d'« Offizier Waffenträger » (officier porteur d'armes), il revendique son droit absolu de nous punir lui-même. Les S.S. regardent ses décorations et font demi-tour. Il nous met en rangs et nous conduit jusqu'à un hangar désert. Là, il nous fait comprendre pourquoi l'Allemagne fut de tout temps une grande nation militaire. Saboter, c'est notre devoir de soldats. Il comprend et approuve. Mais il nous est strictement interdit de faire ça comme des trous du cul. Rompez ! Berger, le titi parisien auquel nous traduisons la mercuriale, tire les conclusions : « Il me fait râler (le mot réel est un peu plus fort) des flammes vertes, ce schleuh. Mais il a raison ».

* * *

Quand nous revenons à notre atelier, la routine reprend. Les militaires nous regardent faire. J'ai eu droit, en tant que Belge, à quelques coups de poings sur la

figure et au discours énervé d'un major, qui m'accuse de n'être pas capable de gagner une guerre proprement. C'est un remous de l'offensive Von Rundstedt dans les Ardennes. On n'en tient pas compte. Soviétiques, américaines ou anglaises, les troupes amies vont arriver. La France et la Belgique sont libérées, et à côté de cela tout passe au second plan.

Au camp lui-même, la situation est devenue plus misérable, plus difficile, plus riche en dangers que jamais. Nous avons hérité d'un Lagerführer S.S. du nom de Rakasch, tchèque d'origine, dit-on, venant tout droit d'Auschwitz et un peu déséquilibré. Son obsession est de nous dépouiller des sous-vêtements que nous accumulons sous nos hardes réglementaires. Qu'il gèle à pierre fendre quand il nous aligne sur la prairie et nous force à nous déshabiller, cela ne le gêne pas le moins du monde. Franck, qui est médecin, nous tient parfois de jolies conférences teintées d'humour noir. Il nous explique que scientifiquement parlant, nous devrions tous être morts depuis des mois. Il nous promet d'élucider ce mystère. Notre misère physique n'en va pas moins en s'aggravant.

Le souvenir des copains grillés dans leurs couchettes nous a rendus incapables de dormir dans les baraques quand il y a menace de bombardement. Or, les nuits sont des nuits de bombardement. Sur Weimar, où le viaduc est toujours intact. Sur Erfurt, auquel cas le ciel se mue en un plafond bas garni de poutres vrombissantes. On se promène par petits groupes dans la boue et entre les flaques d'eau. L'« Oberscharführer » Rakasch, lorsqu'il a bu plus que de coutume, titube au hasard, gueulant et tirant des coups de feu. Les balles ne sont pas perdues pour tout le monde. Mieux vaut se coucher à temps.

La perspective d'une libération proche nous porte cependant à mépriser ces détails matériels. Les groupes militaires sont constitués. Notre petit comité international se sent fort du consentement de centaines de prisonniers. Dans notre baraquement, on va même jusqu'à organiser un meeting où je prends la parole. Il faut croire que l'administration du camp (côté prisonniers, s'entend) n'aime pas ça. Un ou deux « Lagerschutz » (membres du service d'ordre) s'aventurent à intervenir dans l'organisation de notre baraque, distribuant des coups de bâtons lorsque l'équipe des « Prüfer » est au travail. A quelques-uns, nous allons porter à ces imbéciles un ultimatum. Ou bien ils nous laissent tranquilles, ou bien la colonne de la Gustloff les couche dans la boue et les piétine à mort. Diplomatie courte, on en conviendra, mais c'est le style local. En tant que chef de délégation, je suis pris à partie par un « prominent » (un notable) allemand. Il me dit qu'il a connu des Belges qui frappaient leurs camarades. Je lui réponds : « Richtig. Aber sie sind Tot ». « Exact. Mais ils sont morts ». Mes copains français me félicitent pour ma fermeté. A part moi, je me vote un blâme. Mon rôle n'est pas de me faire remarquer. Les « Lagerschutz » se calment mais ne m'oublient pas. Sans doute sous l'impulsion de Van Hoorick, je suis convoqué au camp principal. Sous prétexte d'« examen médical », mais à Weimar personne ne le sait. C'est à Maître Jean Fonteyne, un camarade du parti qui exerce les fonctions d'infirmier, que je dois ce bonheur. Pour parler honnêtement, je ne perçois pas ce bonheur tout de suite. Au moment de monter dans le camion, l'omniprésent Juan

Valès m'annonce qu'aux dernières nouvelles, le procès de la direction du R.N.J. a eu lieu. Jean Lagneau et Verneirt auraient été décapités. On ne sait rien de Bourguignon. Je sais déjà qu'au camp principal les S.S. ont liquidé les prisonniers politiques ayant participé à une cérémonie à la mémoire de Thaelman.

Il est normal que je m'interroge sombrement sur le motif de ce transport imprévu. Il n'est pas mystérieux du tout. Les camarades ont tout simplement envie de me parler, voire de me retenir dans le camp principal. On me reçoit avec chaleur mais, pour la première fois, Buchenwald m'effraie. Les derniers convois ont déversé dans le camp des pauvres hères épuisés et abrutis par de longs voyages effectués à 110 ou 120 par wagon, sans boire ni manger. Aux abords du bloc 42, je frôle la mort en essayant d'empêcher une dizaine de créatures squelettiques de dévorer un tas d'ordures. Les squelettes se transforment en démons et trois ou quatre camarades venus à mon secours ne sont pas de trop pour me tirer d'affaire. En fin de compte, je reprends le chemin de Weimar, nanti d'une bonne provision d'amitié et d'une provision de tabac de grosseur raisonnable. Le tabac, pour nous, c'est l'équivalent de l'opium pour les coolies indiens qu'évoquait Marx en parlant du rôle de la religion dans l'histoire. Fumée à cinq ou six au matin, la cigarette vous pénètre de la tête aux orteils et vous aide à affronter la laideur ambiante. A midi, elle facilite l'oubli d'un repas absent. Le soir, elle favorise ces conversations précieuses où on se livre à ses amis, où vos amis se livrent à vous d'une façon inconcevable en temps normal et qui inclineraient à penser que les hommes ne sont vraiment des frères que dans le malheur. Revenu à ma baraque, je donne le tabac à la collectivité. Le partage se fait un peu trop bruyamment. Nous sommes mouchardés. Valès, qui du « vieux camp » dirige toujours son service de renseignements, trouve le prétexte d'une corvée pour venir me mettre en garde contre un complot. Les verts et les noirs du camp ont pour projet de dénoncer l'équipe des « Prüfer » aux S.S. Je serai accusé de vol de tabac et mes camarades de complicité. C'est, pour une part, la réplique à notre ambassade menaçante de l'autre jour. C'est surtout la crainte, chez des gens qui ont volé et battu leurs compagnons de captivité, de devoir prochainement rendre des comptes au comité international.

Avec Valès, je m'adresse aux chefs de deux ou trois collectivités nationales, réunis dans la baraque des prisonniers soviétiques. Ces derniers ont déjà essayé avec succès leur ligne d'évasion vers l'Est. Ils bénéficient de notre complicité, dont ils nous remercient en nous fournissant du tapioca volé à leurs « meister » de la « Metallwerke ». L'annonce du complot ne les laisse pas indifférents. La réunion est courte et fort peu encline à la sentimentalité. On se partage les objectifs avec précision. Dès la nuit suivante, des mouchards effrayés par l'alerte rituelle tombent dans des flaques d'eau plus profondes que les autres et s'y noient.

On imagine bien que les dernières semaines de la vie à Weimar, celles des mois de février et de mars 1944, se déroulent dans une atmosphère de tension nerveuse presque insoutenable. La ligne d'évasion des prisonniers soviétiques fonctionne comme une petite agence de voyage. Le Lagerführer Rakasch lui-même se résigne. Lorsqu'il ne manque personne à l'appel du soir, il n'y croit plus et fait recommencer les

comptes. Hitler est envoyé à la recherche des troupes alliées. Il nous revient fatigué et déçu. Ses cheveux l'ont trahi. Nous avons pourtant cru donner à sa coiffure un aspect normal. La coutume qu'ont les S.S. de nous tondre en nous laissant d'abord une crête de cheveux qui nous fait ressembler à des Sioux sur le sentier de la guerre, puis en rasant cette crête pour la transformer en une « Himmlerstrasse » allant du front à la nuque, a déjoué nos efforts. Le chevelure reste marquée pour un temps, quoi qu'on fasse. Franck se porte volontaire pour la prochaine tentative. Il est soustrait à la tonte. Son évasion réussit. Il sera l'un des premiers à prendre contact avec les soldats américains.

Entre-temps se produit un petit drame qui m'affecte profondément. La direction politique de Buchenwald, en vue de l'insurrection armée, décide un jour de procéder à une revue générale des troupes disponibles. L'ordre nous vient de faire la même chose. Je refuse tout net. Ce qui est risqué, mais parfaitement possible dans le fouillis de blocs, de baraques, de caves et de hangars divers du grand camp, et au milieu de la foule qui y est entassée, devient suicidaire ici. Rien ne peut dissimuler aux regards des sentinelles postées dans les miradors un rassemblement quelque peu organisé. Les distances sont si courtes qu'il est parfaitement possible de repérer une silhouette, un visage, voire un numéro matricule. Que les S.S. arrêtent quelques hommes et les fassent parler, et c'est la catastrophe. Mes arguments ne sont pas admis et mes camarades français me le font savoir avec une certaine brutalité. Berger, l'ouvrier parisien, est particulièrement dur. Il propose d'en référer au comité international, ce qui est fait. Je ne sais pas ce qui se dit sur la colline maudite, mais une décision tombe, venant tout droit de Normandie, semble-t-il : on fera la revue sans moi; je reste responsable militaire. La revue a lieu, mais mes camarades n'en sont pas enchantés. L'expérience les porte à penser que je n'avais peut-être pas tort. Il faut dire à leur décharge que je suis sans doute le seul du lot à avoir subi la question, et que cela change la manière de voir. Au total, nous sommes en froid pour un temps qui me semble long. Ce qui me manque le plus, c'est la camaraderie affectueuse de Berger, qui d'habitude m'appelle « La Grosse » pour se moquer gentiment des bouffissures dues à l'œdème de carence. L'évolution de la guerre opère le rapprochement. Le viaduc est détruit en plein jour, tranquillement, par un seul bombardier géant accompagné de quelques chasseurs. Un raid de Mosquitos anéantit au sol les chasseurs allemands de l'aéroport de Nora, et massacre sous nos yeux un train de troupes.

L'heure est proche où on pourra forcer le dépôt d'armes, et je crois au succès de la manœuvre. Les copains me font à nouveau pleine confiance. C'est réconfortant, mais lourd à porter. Bien sûr, nos gardiens sont en plein désarroi. On voit des S.S. se jeter à plat ventre en hurlant de peur lors du passage d'un Messerschmitt à réaction. Le choix du moment précis, cependant, reste difficile. « Mon » officier du stand de tir (je crois me rappeler qu'il s'appelle Kôhler) m'offre des vêtements civils, à tout hasard, en cadeau d'adieu. Je lui montre mes pieds déformés et il me quitte rapidement en me lançant : « Ich komme gleich zuriick ». « je reviens tout de suite ». Je ne le reverrai plus. Une alerte aux chars retentit. On nous ramène au camp. L'usine nous est interdite

désormais. Ça bouleverse tous nos plans. Tout le monde est d'accord pour que j'en élabore de nouveaux. On fera ce que je dirai de faire, c'est juré. « La Grosse » n'a guère le temps de réfléchir. L'évacuation est soudaine et c'est au milieu d'une colonne mal encadrée par de jeunes recrues que nous marchons vers la gare de Weimar. Les recrues sont peu nombreuses et les désarmer ne nous procurerait que quelques fusils et peu de cartouches. On ne peut s'aventurer les mains vides en terrain inconnu. C'est à la gare que tout va se jouer. Il est convenu que mes « militaires » ne me perdront pas de vue et suivront mon mouvement.

A la gare, un petit train nous attend. La locomotive est tournée vers le sommet de la colline, et c'est plutôt rassurant. Par contre, la troupe qui nous attend est une vraie troupe, pas très nombreuse mais bien armée et bien mise en place par de vieux routiers. A bonne distance de tir, il y a une mitrailleuse. L'ordre vient de monter dans les wagons. Je reste en arrière, imité par mes amis. J'ai dix secondes pour décider. Je pense qu'à tout prendre mieux vaut rejoindre Buchenwald, s'agglomérer aux grands nombres et bénéficier de l'expérience des camarades allemands. Allons, on embarque. Ce n'est pas à cent, mais à cent vingt par wagon que nous sommes entassés. Deux jeunes sentinelles allemandes sont enfermées en notre compagnie. L'une d'elle lâche son fusil et ne peut le récupérer. L'arme reste coincée entre deux prisonniers auxquels je conseille le calme. Le trajet me donne une idée du martyr enduré par les Juifs de Budapest qui ont voyagé des jours et des jours dans les mêmes conditions. Un camarade est tombé tout contre la paroi et je fais le voyage debout sur un pied pour ne point le blesser. Ce n'est pas difficile. Je voudrais tomber à mon tour que je ne le pourrais plus. Buchenwald, enfin ! On s'embrasse, Berger et moi. Je cours vers le block 42 où je retrouve Bert Van Hoorick et Georges Hebbelinck. Nous voici dans la ligne droite, comme on dit en termes de course. Elle s'annonce pleine de dangers, mais nous la parcourons ensemble et c'est beaucoup.

12. Les tanks sur la colline

Difficile à imaginer, même pour ceux qui la vivent depuis ses origines, la situation du camp en ces premiers jours d'avril 1945 (c'est le 3, me semble-t-il, que nous avons quitté Weimar) est indescriptible pour qui y est projeté abruptement. Je m'accroche d'abord à des préoccupations strictement personnelles. Stan Tytgat ? Il a été versé dans un transport en direction de Cologne. En mission. Burgers, le chef du groupe G ? Faute d'informations, il n'a pu bénéficier de la chance qu'a eue Michielsen. Ça me chagrine à un point indicible. Parmi les anciens de l'U.L.B., je fais partie du bataillon peu glorieux des mauvais étudiants, mais cela ne change rien à mon attachement à cette estimable maison, qui à travers vents et marées, a conservé l'esprit d'unité antifasciste semé par ses héros de la guerre d'Espagne.

Burgers exécuté, c'est un morceau de mes tripes qu'on m'arrache. Une fois c'est toi qui tues, une fois c'est moi qui sauve... Rien n'indique que j'aurais ou faire mieux que mes camarades si j'avais été présent.

Le temps est mal choisi pour philosopher à ce propos. Une épidémie de typhus a plongé le camp dans une atmosphère moyenâgeuse. Comme dans l'ancien temps, le typhus exanthématique a donné à la guerre une dimension nouvelle en tuant plus et plus vite qu'elle. C'est tout naturellement au camp de quarantaine qu'il a frappé. Flinker⁴ un jeune partisan armé qui a été le compagnon le plus proche de Jean Hansen dans la région liégeoise, et dont je fais la connaissance ici même, a vécu la tragédie. Il me parle de la faim qui a provoqué des assassinats et des actes de cannibalisme, des gars qui en ont étranglé d'autres pour leur voler des dents en or. Comme il compte parmi les derniers arrivés au camp et parmi les plus jeunes, ce brusque plongeon dans l'horreur concentrationnaire a infligé à Flinker un traumatisme dont il ne se guérira peut-être jamais. Il faut être fort endurci pour rester insensible au spectacle de trois hommes hâves et décharnés, arrivant à petits pas chercher des jetons donnant droit à une ration de nourriture, et se soutenant mutuellement avec tendresse. Il faut être plus endurci encore pour constater sans défaillir, après coup, que l'homme du milieu était déjà mort et que les deux autres se sont servis de son cadavre pour augmenter leurs pauvres pitances.

Que faire en pareil cas ? Deux morts de plus ? Cette question, j'ai dû me la poser deux ou trois fois, et j'y ai répondu en tournant les talons. A un certain niveau de misère, les actes des hommes échappent à toute loi, et si on légifère pour son propre compte, on devient plus cruel que la misère elle-même. Personne n'est vraiment préparé à cette espèce de démission du sentiment humain. Au demeurant, il y a des cadavres partout. Dans les clapiers du petit camp. Dans les environs du crématoire, où ils sont entassés en gros monceaux aux formes régulières, comme des tronçons de sapins dans la cour d'une scierie. La guerre secrète n'est plus tout à fait secrète. Buchenwald est en état de rébellion. Une trentaine de vieux prisonniers allemands, communistes pour la plupart, se cachent dans le camp même. Les S.S. voudraient les

⁴Il écrira plus tard dans le « Drapeau Rouge » sous le nom de Henri Detière

prendre en otage et font également planer sur nous tous une menace non négligeable : ou bien nous évacuons en bon ordre, ou bien ils font venir les batteries antiaériennes qui entourent la colline et nous tirent dessus.

Bert Van Hoorick, qui assume la direction politique du block 42, Georges Hebbelinck et moi-même sommes hostiles à l'idée de sortir du camp et d'être livrés au hasard des convois sur des routes inconnues. Vales, qui s'est joint à notre trio, est du même avis. Lorsqu'on vient nous chercher sous la menace des pistolets et des fusils, nous sortons les premiers, bras levés, en évitant les corps de camarades déjà abattus parce qu'ils voulaient prendre la fuite en solitaires. Lorsque notre colonne approche de la place d'appel, nous profitons de la moindre occasion pour la ramener à son point de départ. Une semaine s'écoule ainsi, dans l'insécurité permanente, pendant que le « Friseur AloyS », un vétéran du camp, coiffeur des S.S., négocie avec nos gardiens nazis une sorte de reddition honorable. On peut dire que du sang-froid de ce vieux communiste allemand dépend la vie de milliers d'hommes. Les nerfs s'usent, à ce jeu.

Dans la colonie belge, des voix s'élèvent pour qu'on sorte du camp en bon ordre et qu'on se libère en cours de route, à l'exemple de ce qu'ont fait les prisonniers soviétiques, paraît-il, et de ce que projettent de faire nos camarades français. Une réunion a lieu, où ce point de vue semble être en passe de triompher. Ce n'est pas le mien. Je continue à mettre ma confiance dans la loi des grands nombres. Je pense, d'autre part, à ces anciens combattants d'Espagne allemands et autrichiens qui sortent du camp par les égouts chaque nuit, s'en vont en reconnaissance à la recherche des troupes alliées et reviennent chaque matin, bredouilles mais prêts à recommencer. C'est un exemple qui mérite réflexion. La discussion ne manque pas de chaleur et se termine par un compromis. Demain, peut-être, un groupe autrichien tentera une sortie. Nous nous joindrons à lui, pour bénéficier des avantages que cela peut offrir dans les contacts avec une population en état de panique. Cette solution ne me satisfait que sur un point. Elle retarde un peu ce que je considère comme une sottise aventure. Le lendemain du débat est un jour de beau temps. Il fait chaud. Nous en sommes toujours, Bert et moi, à élaborer des plans de sauvetage lorsque les sirènes sonnent la grande alerte aux chars. L'éventualité est prévue par le comité international. On reste dans les blocks jusqu'au moment où les groupes armés entrent en action. Je suis responsable d'une baraque en bordure de la place d'appel. Le doyen du block s'assied avec moi au coin du bâtiment. Nous tournons le dos à la Tor et regardons vers le bas de la colline. Un petit avion d'observation tourne lentement dans le ciel. Un grondement de moteurs s'enfle lentement. Un ou deux chars, pas plus.

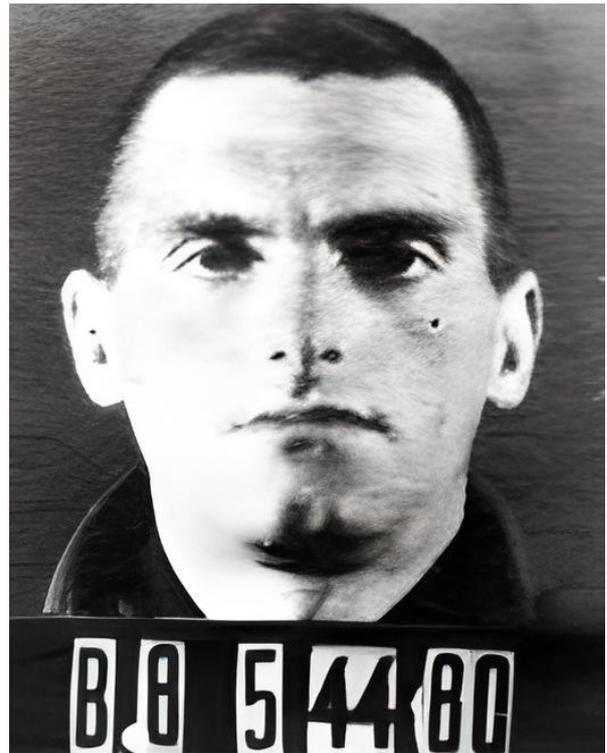
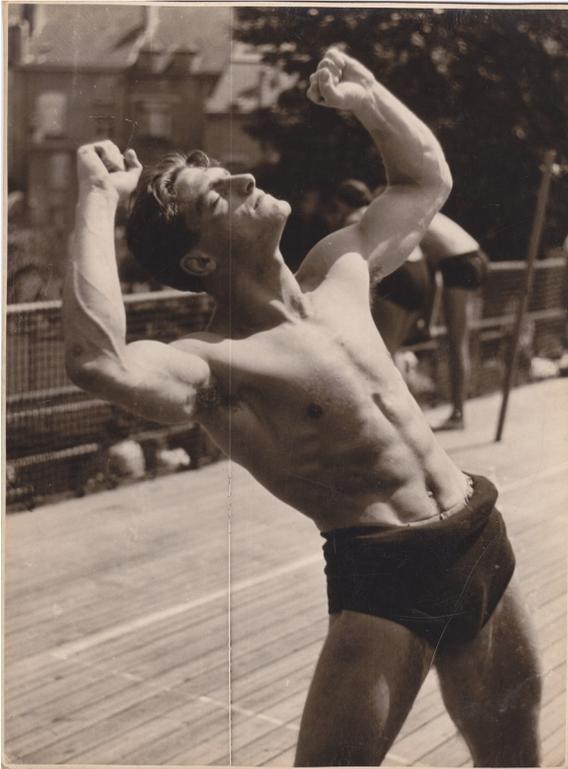
De la Tor, une mitrailleuse lourde crache de courtes rafales qui sifflent sur nos têtes. Nous sommes tout juste sur leur trajectoire, mais nous ne songeons pas à bouger. Le servant de la mitrailleuse doit avoir été enchaîné à son arme. Ça s'est déjà fait en 1914-1918. Il tire sans conviction aucune, ça se sent. La plupart des S.S., selon toute apparence, ont quitté discrètement les lieux. Le doyen du block m'invite à fumer. « Es geht langsam zu Ende », me dit-il. Ce gars-là est une célébrité du camp parce qu'il porte, qu'il gèle ou qu'il vente, un blouson largement ouvert sur la faucille et le

marteau tatoués sur sa poitrine. Son calme (« Ça va lentement vers la fin ») attire mon respect.

Les groupes armés foncent vers la Tor. Dans la baraque, dont j'ai la charge, on chante « La Marseillaise ». Buchenwald, c'est fini. Les soldats américains sont en grand danger d'être étouffés sous les embrassades. Quand les délires de joie s'apaisent un peu, je demande quel jour on est. Le 11 avril 1945, me dit-on. J'ai eu trente ans hier. Je le jure, je n'y avais pas pensé.

* * *

* * *



« Je pèse à l'époque, comme l'indique le dernier « contrôle médical », quarante kilos, alors que mon poids de forme, quand je faisais de la lutte, était de septante-cinq environ. »



« J'utilise un clou tombé d'une de mes semelles pour inscrire mon nom et mon adresse légale sur une brique. »